



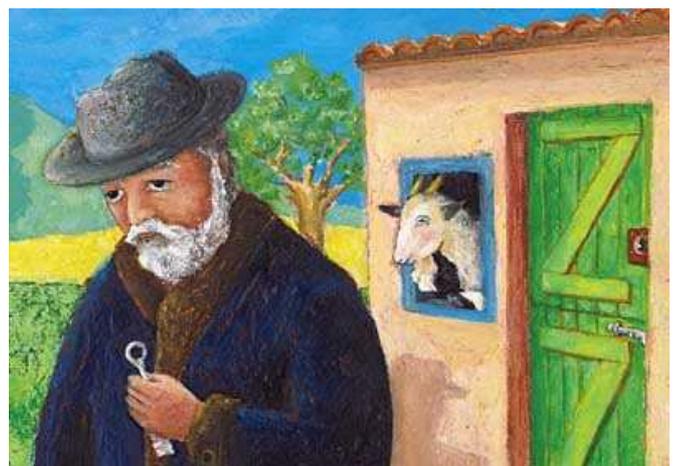
La CHEVRE de m. Seguin

Texte:

A. Daudet

Musique:

Fr. Unterfinger



Concerts scolaires 2011

Plan du dossier

Sommaire		Page 2
Comment utiliser ce dossier ?		Page 3
Comment écouter une pièce musicale ?		Page 4
Les contes musicaux		Page 6
Hänsel und Gretel	Conte de J. et W. Grimm	
	Musique de Humperdinck	Page 7
	Analyse musicale des extraits	Page 9
Casse Noisette	Conte inspiré d'Alexandre Dumas	
	Musique de Pitr Tchakowski	Page 10
	Analyse musicale des extraits	Page 11
La Belle au bois dormant	Conte de Charles Perrault	
	Musique de Pitr Tchakowski	Page 12
	Analyse musicale des extraits	Page 15
La Belle et la Bête	Conte de Madame Leprince de Beaumont	
	Musique Maurice Ravel (les contes de ma mère l'Oye)	Page 16
	Analyse musicale des extraits	Page 22
Barbe Bleue	Conte de Charles Perrault	
	Musique d'Isabelle Aboulker	Page 23
	Analyse musicale des extraits	Page 26
La Baba Yaga	Conte russe	
	Musique de Moussorgski - Ravel	Page 33
	Analyse musicale des extraits	Page 34
L'Apprenti Sorcier	Poème de Goethe	
	Musique de Paul Dukas	Page 35
	Analyse musicale de l'oeuvre	Page 36
L'Arlésienne	Conte d'Alphonse Daudet	
	Musique de Georges Bizet	Page 41
	Analyse musicale de l'oeuvre	Page 43
La chèvre de M. Seguin	Conte d'Alphonse Daudet	Page 45
	Musique Frédéric Unterfinger	
Découverte des instruments :		Page 48
Le hautbois		Page 49
La clarinette		Page 50
Le basson		Page 51
Sommaire du CD		Page 52

Comment utiliser ce dossier ?

Dans l'esprit des Nouveaux Programmes de 2008, l'Histoire des Arts fait son entrée dans l'enseignement humaniste et artistique. Une demande institutionnelle forte existe afin de permettre aux élèves d'entrer en contact avec les œuvres d'art, avec les artistes et de leur faire « s'accaparer » les structures culturelles de proximité.

Le présent document pédagogique devrait vous aider à préparer vos élèves au moment musical auquel vous vous êtes inscrit. Je vous souhaite une bonne lecture de ce document.

Le concert d'aujourd'hui vous permettra d'aborder l'écoute musicale dans le cadre d'activités transversales (littérature - sciences du vivant - arts visuels)

- Pour une pratique de l'écoute musicale, on pourra proposer diverses écoutes de contes musicaux
- Pour une pratique de la littérature, on pourra proposer divers contes dont ceux d'Alphonse Daudet (les lettres de Mon Moulin) et en faire entendre des versions avec Fernandel.
Sans oublier Marcel Pagnol (la gloire de mon père)
- Pour faire un lien avec l'art de l'illustration, on pourra rechercher et comparer des œuvres proposées
 - dans les albums,
- Pour une découverte des instruments de musique, l'on pourra proposer un travail autour de trois instruments de la famille des bois, qui aidera les élèves à se familiariser avec leurs timbres propres et à les repérer lors d'écoutes ultérieures.
- Pour faire un lien avec la biologie, il sera possible d'étudier la vie animale, les régimes alimentaires, la chaîne alimentaire.
- Pour faire un lien avec l'histoire, il sera possible d'étudier l'histoire de la présence romaine en Provence.

Plusieurs portes vous sont donc ouvertes. L'essentiel est de mettre les enfants dans un contexte de réflexion, de découverte, de les ouvrir à la curiosité, de leur ouvrir les oreilles. Faites-leur écouter des extraits d'œuvres (celles du CD ou d'autres que vous trouverez) en leur faisant prendre conscience que la musique exprime des sentiments, des émotions et que son langage suit des formes, des codes, qu'il est possible d'être attentif à des paramètres particuliers.

L'œuvre musicale étant une commande pour la série des concerts scolaires 2011, elle n'a pas encore été enregistrée. Il est donc important d'habituer les élèves à devenir de vrais auditeurs, d'en découvrir les codes, en leur présentant lors de 2 ou 3 séances construites, d'autres contes musicaux afin de leur permettre de découvrir les richesses procurées par la Musique.

Comme à l'habitude, ce dossier se veut informatif pour les enseignants, vous laissant le choix de votre démarche de préparation des enfants à la séance. En tout état de cause, il ne s'agit pas de vouloir aborder toutes les pistes proposées. Choisissez un domaine dans lequel vous vous sentez à l'aise, osez peut-être une écoute nouvelle, en vous aidant des pistes données dans ce document.

CONSEIL

Découvrez l'intégralité du dossier sur votre écran d'ordinateur.

Plusieurs contes vous sont proposés dans leur version texte et musique. Cela vous évitera de longues recherches, réécritures

Choisissez donc l'un ou l'autre, écoutez-en les extraits musicaux proposés et n'imprimez que les parties du dossier que vous allez exploiter.

Evitons de gaspiller du papier et pensons à l'écologie !

Par contre sauvegardez le dossier dans votre ordinateur afin de pouvoir à un autre moment de l'année ou les années prochaines, aborder une autre thématique pages développée ici et sur le CD d'accompagnement.

Comment écouter une pièce musicale?

Voici quelques pistes pour vous aider à écouter une pièce musicale :

Il est intéressant d'attirer l'attention de l'auditeur sur les paramètres ci-dessous décrits afin d'entrer dans l'œuvre. Ce sont des clefs d'écoute indispensables.

La MÉLODIE - C'est la partie de la musique faite de différents thèmes que l'on peut fredonner, siffler ou chanter.

La PULSATION - C'est la partie de la musique qui permet de taper du pied. Les mesures les plus courantes regroupent deux, trois ou quatre battements, appelés *temps*. Essayez de suivre la mesure en écoutant une pièce.

Le TEMPO - C'est la vitesse d'exécution de la musique, qui peut varier du très lent au très rapide. On utilise généralement des termes italiens pour décrire le tempo : par exemple, *adagio* veut dire très lentement; *andante*, modérément; *allegro*, vivement; *presto*, très vite.

La DYNAMIQUE ou l'INTENSITE- La dynamique désigne les variations du volume sonore (fort ou bas) auquel la musique doit être jouée. Dans la musique romantique, ce paramètre est très important. Les fortes sont intenses, marquant la douleur, la révolte et sont rendus possibles par l'importance nouvelle des orchestres qui ont été renforcés par de nouveaux instruments. L'orchestre symphonique est complet contrairement à l'orchestre classique du temps de Mozart qui, en dehors des cordes, ne comprenait souvent que flûtes, hautbois, bassons et cors. Quant aux œuvres pour clavier, le clavecin a été remplacé par le pianoforte qui, au XIX^e, a été amélioré. Le piano est roi avec sa puissance, sonore mais aussi sa très grande sensibilité permettant des piano tendres et chaleureux.

Le TIMBRE - C'est la sonorité propre à chaque instrument. Le timbre de l'orchestre s'est enrichi de la palette complète des quatre familles de l'orchestre. Chercher à reconnaître les sonorités propres aux cordes, aux bois, aux cuivres.

L'HARMONIE - Derrière la mélodie, on peut entendre des groupes de notes appelés *accords*, qui ont chacun leur son propre. Ces accords peuvent se suffire à eux-mêmes ou appuyer une mélodie. Le compositeur les emploie pour créer le climat qu'il veut établir à chaque moment.

La FORME : Reconnaître des éléments courts qui reviennent.

Il arrive qu'ils soient répétés dans une tonalité différente (généralement plus haute).

Entendre des superpositions d'instruments jouant le même thème ou la répétition d'un même thème à des instruments différents.

Repérer le dialogue entre deux instruments.

Repérer les thèmes A et B dans une pièce.

.....

Les RESENTIS : Une œuvre peut exprimer des émotions, peut évoquer des images, peut susciter des interrogations, des inquiétudes, peut apporter la sérénité.... Il est important que les élèves ne se contentent pas de dire qu'une musique leur plaît, qu'elle est belle ou qu'elle ne les intéresse pas. Il est primordial qu'ils justifient leurs dires. Ceci aidera d'ailleurs les élèves qui ne savent quoi exprimer après une écoute à trouver des points d'accroche pendant l'écoute musicale.

LES CONTES MUSICAUX

Les contes ont toujours beaucoup intéressés les compositeurs car ces histoires leur permettaient d'exprimer toute la gamme des sentiments, des ressentis, de situations et des contrastes que peut exprimer la musique. Les différents personnages, avec leurs caractères propres sont des éléments sur lesquels les compositeurs s'appuyaient pour imaginer des thèmes, les mettre en valeur par la recherche des timbres les plus riches.

Ces musiques facilitent de plus la mise en condition de l'auditeur qu'elle soit le support à un conte lu, raconté, à un opéra ou à un ballet.

Ainsi, trouve-t-on de nombreuses versions pour tous ces types de spectacle.

En voici quelques titres

(les éditions Didier Jeunesse – Gallimard Jeunesse Musique et autres réalisent de magnifiques album-CD que toute école devraient posséder dans sa bibliothèque au même titre que des albums de contes seuls)

Shéhérazade	Maurice Ravel	
Les contes de Baba-Yaga		
Cendrillon	Massenet - Rossini	
Peer Gynt	Edouard Grieg	<i>Actes Sud Junior</i>
l'Apprenti Sorcier	Paul Dukas	<i>Actes Sud Junior</i>
L'enfant et les sortilèges	Maurice Ravel	<i>Gallimard Jeunesse Musique</i>
La sorcière au placard à balais	Marcel Landowski	<i>Gallimard Jeunesse Musique</i>
Les tableaux d'une exposition	Modest Moussorgski	<i>Gallimard Jeunesse Musique</i>
La boîte à joujoux	Claude Debussy	<i>Didier Jeunesse</i>
Casse-noisette	PitrTchaïkovski	<i>Hachette</i>
La flûte enchantée	Wolfgang Amadeus	<i>Didier Jeunesse</i>
Piccolo saxo et Cie	André Popp	<i>Ulysse</i>
Pierre et le loup	Serge Prokofiev	<i>Eveil et découvertes</i>
Carmen	Georges Bizet	<i>Gallimard Jeunesse Musique</i>
Le Lac des Cygnes	PitrTchaïkovski	<i>Musigram</i>

manuscrit syrien du XIV^e siècle.
Bibliothèque nationale de France





HANSEL und GRETEL Conte de J. et W. GRIMM Musique de Humperdinck

Hänsel, un petit garçon, et sa sœur Gretel sont les enfants d'un pauvre bûcheron. Pendant que les parents travaillent à l'extérieur de la pauvre maison, les enfants doivent fabriquer les balais mais ils ont faim et pour oublier leurs souffrances, ils se mettent à danser autour de la table tout en chantant une chanson traditionnelle.

Tout à coup, on entend le père arriver qui lui aussi chante car il a gagné plus d'argent qu'à l'habitude et revient avec des victuailles.

Il s'étonne de ne pas voir ses enfants. Sa femme lui explique qu'elle les a envoyés dans la forêt pour chercher des fruits. Mais il est déjà très tard et le père s'inquiète de savoir ses enfants dans les bois dans lesquels habite une vilaine sorcière, toute crochue qui attrape les enfants les fait cuire dans son four et les transforme en pain d'épice.

Dans la forêt, les enfants ont trouvé beaucoup de fraises dont ils ont rempli leurs paniers. Fatigués, ils se reposent. Ils sont surpris d'entendre au loin un coucou qui pousse ses petites mélodies auxquelles ils répondent. Sans prendre garde, ils picorent les fraises dans leurs paniers. Au bout de quelques instants, ils s'aperçoivent qu'ils ont mangé tous les fruits et que les paniers sont vides. Ils savent que leur mère sera très fâchée mais tentent néanmoins de rentrer. Mais la nuit est tombée et ils ne retrouvent plus leur chemin. Hänsel décide de s'arrêter au pied d'un arbre et de protéger du froid et de la peur sa petite sœur. Lui-même n'a jamais eu aussi peur et voit partout des monstres qui s'agitent autour de lui. Ils s'endorment toutefois et le matin, à leur réveil, une brume légère les entoure. Ils se lèvent, reprennent leur chemin et découvrent, émerveillés, une petite maison faite entièrement de sucreries et de pain d'épices. Les enfants croient que ce sont des anges qui les ont guidés vers cette maison et sont si heureux qu'ils se précipitent vers ses délicieuses friandises.

Mais à peine en ont-ils touchés une qu'une voix affreuse retentit dans la maison. Mais les enfants sont trop absorbés à manger, manger toujours davantage qu'ils ne remarquent pas que la sorcière s'est approchée d'eux.

Elle passe une corde autour du cou de Hänsel tout en leur parlant et en leur disant qu'ils sont de beaux enfants, « mignons à croquer ». Les deux enfants sont terrifiés et ne lui font pas confiance. Alors que le frère essaie de se libérer de la corde, la sorcière leur jette un sort et les immobilise. Elle enferme le garçon dans une cage puis retourne à la cuisine pour chercher des noix et des raisins secs car elle veut engraisser Hänsel. Elle rit en douce en pensant au sort qu'elle lui réservait.

Quelques temps après, alors qu'elle a demandé à Gretel de dresser la table, elle enfourche son manche à balai et se met à voler dans tous les sens poussant des cris de triomphe.

Un jour, elle demande à Hänsel de passer un doigt entre les barreaux pour vérifier s'il était assez gros pour être cuit mais le garçon s'étant rendu compte que la vieille était presque aveugle, lui tend une branchette sachant que la sorcière continuerait à le gaver. Gretel quant à elle restait sur ses gardes et lorsqu'elle reçut l'ordre d'aller vérifier la cuisson du four, elle fit très attention que la vieille ne la pousse pas dans le feu. Elle fait alors croire à la vieille qu'elle est si maladroite que cette dernière, un peu fâchée, veut lui montrer comment faire et alors qu'elle commence à se pencher dans la porte ouverte du four, de toutes ses forces, elle la pousse dans le feu et ferme vite la porte.

Le frère et la sœur se jettent dans les bras l'un de l'autre et se réjouissent de leur exploit. « Hourra ! , maintenant, la sorcière est morte, bien morte et plus personne n'aura à craindre d'elle ! » chantent-ils en chœur et dans l'allégresse.

Ils se précipitent dans tous les coins de la maison, ramassent toutes les friandises qu'ils peuvent lorsque, tout à coup, une grande détonation retentit. C'est le four qui a explosé. Au même moment, les petits

bonshommes en pains d'épices qui formaient la haie devant la maison se transforment en pets enfants, délivrés du sort qui les avait frappés.

Tous ensemble, ils forment un grand cercle et se mettent à danser joyeusement.



C'est à ce moment que le père et la mère de nos deux héros arrivent, fatigués d'avoir ratissés toute la forêt à leur recherche amis oh combien heureux de les avoir retrouvés sains et saufs.



Gretel pousse la sorcière dans le four. Illustration de Theodor Hosemann (1807-1875).



Analyse des extraits musicaux du CD

Plage 1

Reconnaître le caractère dansant de cet extrait qui correspond au début de l'opéra lorsque les deux enfants tournent autour de la table de leur unique pièce en jouant.

Petit jeu de mains et de pieds.

« Mit den Füßchen tapp, tapp, tapp,
Mit den Händchen klapp, klapp, klapp,
Einmal hier, einmal her,
Rund herum, es ist nicht schwer!"

Plage 2

Le père rentant du marché, chante gaiement (et peut-être même aidé par l'alcool) le bonheur d'avoir gagné davantage d'argent qu'espéré.

Plage 3

On sent la tristesse du père qui comme dernier mot prononce celui de « Hexe »

On devine donc qu'il a peur que ses enfants qu'il sait seuls dans la forêt, ne se fassent attirer par la sorcière.

Plage 4

Ambiance un peu mystérieuse. Les enfants sont dans la forêt, perdus, se réveillent d'une nuit de cauchemar et découvrent la maison de la sorcière, cette cabane tout en sucres. La joie remplit progressivement leurs cœurs et les amènent à chanter et à danser car ils se croient sauvés et surtout, ils savent qu'ils peuvent se mettre de bonnes choses sous la dent.

Plage 5

La musique est inquiétante par ses martèlements et surtout par les paroles de la chanteuse que l'on devine être la sorcière en train de lancer ses formules magiques.

On reconnaît des « Hokuspokus, bonus jokus » et les formules dites d'une voix aigre, acide et méchante.

Plage 6

La sorcière souhaite pousser Gretel dans le feu, c'est la petite fille qui pousse la sorcière et l'enferme dans le four.

On entend le dialogue entre les deux, qui cherchent à amadouer l'autre.

Les deux enfants sont sauvés et dansent leur bonheur.

Plage 7

Les parents arrivent, reconnaissent les enfants (le père « Da sind ja die armen Sünderchen »

La liesse générale. Le père chante un hymne au miracle et la joie, repris par le chœur des enfants

« Kinder schaut das Wunder an,
wie die Hexe hexen kann,
Wie sie hart,
Knusperhart,
Selber nun zum Kuchen ward !"

Casse Noisette

Conte inspiré d'Alexandre Dumas Musique de Piotr Tchaïkovski

Casse-Noisette est un ballet-féerie en deux actes, trois tableaux et 15 scènes, présenté pour la première fois le 18 décembre 1892 au Théâtre Mariinsky de Saint-Pétersbourg, sous la direction de Riccardo Drigo et chorégraphié par Lev Ivanov.

La musique, confiée à Piotr Ilitch Tchaïkovski et composée de février 1891 à mars 1892, est certainement une des musiques de ballet les plus populaires aujourd'hui et une des œuvres de Tchaïkovski les plus appréciées. « Je ne croyais pas moi-même au succès de ce ballet », dit-il à la fin de la représentation.

Acte I Premier tableau

Au tout début du XIX^e siècle, à Nuremberg.

Le ballet commence avec une Ouverture miniature. Puis le rideau se lève sur la maison des Stahlbaum. Clara, son petit frère Fritz et leurs parents terminent de décorer l'arbre de Noël et reçoivent les invités pour fêter le réveillon : la famille, les amis, et le mystérieux oncle Drosselmeyer. Ce dernier apporte un grand sac de cadeaux pour les enfants. Tous se réjouissent, sauf Clara, qui n'a pas encore reçu de présent. Les enfants dansent au son d'une marche, d'un petit galop, des parents déguisés en Incroyables entrent dans le salon et distribuent des sucreries. Puis Drosselmeyer invoque des poupées à ressort et des soldats grandeur nature qui dansent tour à tour d'un pas diabolique.

Après cet étrange spectacle, Clara s'approche de son oncle pour lui demander son cadeau. Il n'a malheureusement plus rien à lui donner. Clara court en pleurant dans les bras de sa mère. Drosselmeyer invoque pour elle un Casse-Noisette en forme de soldat en beau costume de parade. Clara est transportée de joie mais son frère Fritz est jaloux et casse le Casse-Noisette. L'oncle le répare et Clara le berce avant de le poser dans sa maison de poupée. La fête se termine sur l'air traditionnel de la Danse du grand-père.

Les invités rentrent chez eux et les Stahlbaum vont au lit. Pendant la nuit, Clara se réveille pour aller voir dans le salon comment se porte son Casse-Noisette. Alors que l'horloge sonne minuit, elle entend les souris qui grattent. Elle essaie de fuir, mais les souris l'en empêchent. Par enchantement, elle rétrécit et devient aussi petite qu'une souris. Le Casse-Noisette prend vie et avec son armée, vient défendre Clara. Le Roi des Souris entraîne ses soldats dans la bataille contre Casse-Noisette. Au milieu de la bataille, Clara jette sa chaussure sur le Roi des Souris et le Casse-noisette en profite pour le tuer avec son épée. Les souris se retirent, emmenant avec elles leur roi mort. C'est alors que le Casse-Noisette se transforme en prince.

Deuxième tableau

Clara et le Prince voyagent à travers une forêt de sapins en hiver et assistent au tourbillonnement des flocons de neige. La partition illustre la scène avec une valse aux couleurs des plus hivernales et introduit un chœur invisible, sans paroles, de voix d'enfants pour cette page de féerie. Le rideau tombe.

Acte II Troisième tableau

Clara et le Prince arrivent au palais enchanté de Confiturembourg, le Royaume des Délices. Ils sont accueillis près du fleuve d'Essence de Rose par la Fée Dragée, le Prince Orgeat et leur suite, ainsi que douze petits pages avec des flambeaux. Le Casse-Noisette leur raconte son histoire et comment Clara l'a sauvé. Sur un signe de la Fée Dragée, une table resplendissante apparaît et les festivités commencent. S'enchaînent la Danse espagnole (le Chocolat), la Danse arabe (le Café), la Danse chinoise (le Thé), la Danse russe (Trépak), la Danse des mirlitons, la Danse de la Mère Gigogne et des polichinelles, la Valse des fleurs, le Pas de deux de la Fée Dragée et du Prince Orgeat, et la Valse finale.

Au terme de ce rêve merveilleux, Clara se réveille sous l'arbre de Noël avec un Casse-Noisette dans ses bras et le rideau tombe. Dans la version de George Balanchine, elle ne se réveille pas ; Clara et le Prince Casse-Noisette s'envolent dans un traîneau tiré par des rennes, laissant le rêve se réaliser, comme dans le conte d'Hoffmann.

Analyse des extraits musicaux du CD

Plage 08 Ouverture

L'ambiance feutrée de la maison est présentée dans cette ouverture avec une phrase jouée à la flûte et la clarinette, joyeuse et alerte. Les cordes poursuivent le deuxième thème (à 0'48) avec autant de fougue et de joie.

Reprise entière du passage à 1'35

On sent bien le caractère du ballet par la dynamique, l'utilisation très riche et variée des timbres des instruments.

Plage 09 Danse arabe

Caractère calme, danse aux timbres et rythmes arabisants,

Ostinato des cordes basses (long -court court long)

A 0'11, thème des clarinettes (A)

A 0'30, thème des violons repris et développé (0'46)

A 1'11 Mélodie aux bois (en particulier les hautbois et bassons) en alternance avec les violons (1'27).

A 2'10 reprise du thème des clarinettes (A)

A 2'27 solo du hautbois

A 2'47, solo de son frère, le cor anglais

A 3'03, solo de la clarinette qui répète inlassablement son petit thème qui disparaît au loin.

Plage 10 Danse des fées

Entrée des cordes en pizzicato qui introduisent à

0'12 le célesta, instrument au timbre cristallin et aigu auquel répond la clarinette basse (0'20) au timbre chaud et registre grave.

Le thème se développe (on entend le cor anglais qui intervient de façon très brève) jusqu'à 1'26 où il y a reprise du thème dans un registre un peu plus aigu et plus ouvert.

Plage 11 Marche

Solennité imposée par la fanfare des trompettes à laquelle répondent les cordes par des phrases plus sautillantes.

Alternance du thème de la fanfare avec celui d'une danse.

Reprise 4 fois de cette section de la pièce avant de passer au deuxième thème (1'14) démarré par les flûtes et repris par les cordes

Retour plus fort du thème A à 1'30 avec des grands élancements des violons

Reprise à 1'47

A 1'59 on change de tonalité.

Avec retour de A dans sa deuxième version à 2'13

La Belle au bois dormant

Conte de Charles Perrault

Musique de P. Tchaikowski

Il était une fois un roi et une reine qui étaient bien fâchés de n'avoir point d'enfants. Ils allèrent à toutes les eaux du monde, voeux, pèlerinages, menues dévotions; tout fut mis en oeuvre, et rien n'y faisait.

Enfin pourtant la reine devint grosse et accoucha d'une fille; on fit un beau baptême; on donna pour marraines à la petite princesse les sept fées qu'on pût trouver dans le pays afin que chacune d'elles lui fasse un don comme c'était la coutume des fées en ce temps-là. La princesse eût ainsi toutes les perfections imaginables.

Après les cérémonies du baptême toute la compagnie revint au palais du roi, où il y avait un grand festin pour les fées. On mit devant chacune d'elles un couvert magnifique, avec un étui d'or massif dans lequel il y avait une cuiller, une fourchette et un couteau de fin or garni de diamants et de rubis.

Comme chacun prenait sa place à table, on vit entrer une vieille fée qu'on n'avait point invitée parce qu'il y avait plus de cinquante ans qu'elle n'était sortie d'une tour et qu'on la croyait morte. Le roi lui fit donner un couvert, mais ne put lui donner, comme aux autres, un étui d'or massif parce que l'on n'en avait fait faire que sept pour les sept fées. La vieille crut qu'on la méprisait, et grommela quelques menaces entre ses dents. Une des jeunes fées qui se trouva auprès d'elle l'entendit et, jugeant qu'elle pourrait donner quelque fâcheux don à la petite princesse, alla, dès qu'on fut sorti de table, se cacher derrière la tapisserie afin de parler la dernière et de pouvoir réparer autant qu'il lui serait possible le mal que la vieille aurait fait.

Enfin, les fées commencèrent à faire leurs dons à la princesse. La plus jeune lui donna pour don qu'elle serait la plus belle du monde, celle d'après qu'elle aurait de l'esprit comme un ange, la troisième qu'elle aurait une grâce admirable à tout ce qu'elle ferait, la quatrième qu'elle danserait parfaitement bien, la cinquième qu'elle chanterait comme un rossignol, et la sixième qu'elle jouerait de toutes sortes d'instruments à la perfection. La vieille fée prit enfin la parole. Elle dit en branlant la tête, encore plus de dépit que de vieillesse, que la princesse se percerait la main d'un fuseau, et qu'elle en mourrait.



Ce terrible don fit frémir toute la compagnie qui se mit à pleurer de concert. Dans ce moment la jeune fée sortit de derrière la tapisserie et dit tout haut ces paroles : Rassurez-vous, roi et reine, votre fille n'en mourra pas; il est vrai que je n'ai pas assez de puissance pour défaire entièrement ce que mon ancienne a fait. La princesse se perçera la main d'un fuseau, mais au lieu d'en mourir, elle tombera seulement dans un profond sommeil qui durera cent ans, au bout

desquels le fils d'un roi viendra la réveiller.

Le roi, pour tâcher d'éviter le malheur annoncé par la vieille, fit publier aussitôt un édit, par lequel il défendait à tous de filer au fuseau, ni d'avoir des fuseaux chez soi sous peine de mort. Au bout de quinze ou seize ans, le roi et la reine étant allés à une de leurs maisons de plaisance, il arriva que la jeune princesse courant un jour dans le château, et montant de chambre en chambre, alla jusqu'au haut d'un donjon dans un petit galetas, où une bonne vieille était seule à filer sa quenouille. Cette bonne femme n'avait point entendu parler des défenses que le roi avait faites de filer au fuseau.

- Que faites-vous là, ma bonne femme? dit la princesse.

- Je file, ma belle enfant lui répondit la vieille qui ne la connaissait pas.

- Ha ! Que cela est joli reprit la princesse, comment faites-vous? Donnez-moi que je voie si j'en ferais bien autant.

Elle n'eut pas plus tôt pris le fuseau, qu'elle s'en perça la main, et tomba évanouie.

La bonne vieille, bien embarrassée, cria au secours; on vint de tous côtés, on jeta de l'eau au visage de la princesse, on la délaça, on lui frappa dans les mains, on lui frotta les tempes avec de l'eau de la reine de Hongrie; mais rien ne la fit revenir. Alors le roi, qui était monté au bruit, se souvint de la prédiction des

fées, et jugeant bien qu'il fallait que cela arrivât puisque les fées l'avaient dit, fit mettre la princesse dans le plus bel appartement du palais, sur un lit en broderie d'or et d'argent.

On eût dit d'un ange, tant elle était belle; car son évanouissement n'avait pas ôté les couleurs vives de son teint; ses joues étaient incarnates, et ses lèvres comme du corail; elle avait seulement les yeux fermés, mais on l'entendait respirer doucement, ce qui montrait bien qu'elle n'était pas morte. Le roi ordonna qu'on la laissât dormir, jusqu'à ce que son heure de se réveiller fût venue.

La bonne fée qui lui avait sauvé la vie, en la condamnant à dormir cent ans, était dans le royaume de Mataquin, à douze mille lieues de là, lorsque l'accident arriva à la princesse; mais elle en fut avertie en un instant par un petit nain qui avait des bottes de sept lieues .

La fée partit aussitôt, et on la vit au bout d'une heure arriver dans un chariot tout de feu, traîné par des dragons. Le roi lui alla présenter la main à la descente du chariot. Elle approuva tout ce qu'il avait fait; mais comme elle était grandement prévoyante, elle pensa que quand la princesse viendrait à se réveiller, elle serait bien embarrassée toute seule dans ce vieux château.

Voici ce qu'elle fit; elle toucha de sa baguette tout ce qui était dans ce château (hors le roi et la reine), gouvernantes, filles d'honneur, femmes de chambre, gentilshommes, officiers, maîtres d'hôtel, cuisiniers, marmitons, galopins, gardes, suisses, pages, valets de pied; elle toucha aussi tous les chevaux qui étaient dans les écuries, avec les palefreniers, les gros mâtins de basse-cour, et Pouffe, la petite chienne de la princesse, qui était auprès d'elle sur son lit. Dès qu'elle les eut touchés, ils s'endormirent tous pour ne se réveiller qu'en même temps que leur maîtresse, afin d'être tout prêts à la servir quand elle en aurait besoin; les broches mêmes qui étaient au feu toutes pleines de perdrix et de faisans s'endormirent, et le feu aussi. Tout cela se fit en un moment; les fées n'étaient pas longues à leur besogne.

Alors le roi et la reine, après avoir embrassé leur chère enfant sans qu'elle s'éveillât, sortirent du château, et firent publier des défenses à qui que ce soit d'en approcher. Ces défenses n'étaient pas nécessaires car tout autour du parc poussa une si grande quantité de grands et de petits arbres, de ronces et d'épines entrelacées les unes dans les autres, que ni bête ni homme n'y auraient pu passer.

Au bout de cent ans, le fils du roi qui régnait alors, et qui était d'une autre famille que la princesse endormie, étant allé à la chasse de ce côté-là, demanda ce que c'était que ces tours qu'il voyait au-dessus d'un grand bois fort épais; chacun lui répondit selon qu'il en avait ouï parler. Les uns disaient que c'était un vieux château où il revenait des esprits; les autres que tous les sorciers de la contrée y faisaient leur sabbat. La plus commune opinion était qu'un ogre y demeurait, et qu'il emportait là tous les enfants qu'il pouvait attraper, pour pouvoir les manger à son aise, et sans qu'on le pût suivre, ayant seul le pouvoir de se faire un passage au travers du bois.

Le Prince ne savait qu'en croire, lorsqu'un vieux paysan prit la parole, et lui dit :

- Mon prince, il y a plus de cinquante ans que j'ai entendu dire de mon père qu'il y avait dans ce château une princesse, la plus belle du monde; qu'elle devait y dormir cent ans, et qu'elle serait réveillée par le fils d'un roi, à qui elle était réservée.

Le jeune prince à ce discours se sentit tout de feu; il crut sans hésiter qu'il mettrait fin à une si belle aventure; et poussé par l'amour et par la gloire, il résolut de voir sur-le-champ ce qu'il en était. A peine s'avança-t-il vers le bois, que tous ces grands arbres, ces ronces et ces épines s'écartèrent d'eux-mêmes pour le laisser passer; il marcha vers le château qu'il voyait au bout d'une grande avenue où il entra, et ce qui le surprit un peu, il vit que personne de ses gens ne l'avait pu suivre parce que les arbres s'étaient resserrés dès qu'il avait passé.

Il continua donc son chemin : un prince jeune et amoureux est toujours vaillant. Il entra dans une grande avant-cour où tout ce qu'il vit d'abord était capable de le glacer de crainte. C'était un silence affreux, l'image de la mort s'y présentait partout, et il ne vit que des corps étendus d'hommes et d'animaux qui paraissaient morts. Il reconnut pourtant bien au nez bourgeonné et à la face vermeille des Suisses qu'ils n'étaient qu'endormis, et leurs tasses, où il y avait encore quelques gouttes de vin, montraient assez qu'ils s'étaient endormis en buvant.

Il passa une grande cour pavée de marbre, il monta l'escalier, entra dans la salle des gardes qui étaient rangés en haie, l'arme sur l'épaule et ronflants de leur mieux. Il traversa plusieurs chambres pleines de gentilshommes et de dames dormant tous, les uns debout, les autres assis; il entra dans une chambre toute dorée, et vit sur un lit dont les rideaux étaient ouverts de tous côtés, le plus beau spectacle qu'il eût jamais vu; une princesse qui paraissait avoir quinze ou seize ans et dont l'éclat resplendissant avait quelque chose de lumineux et de divin.

Il s'approcha en tremblant et tout en l'admirant, se mit à genoux auprès d'elle.

Alors comme la fin de l'enchantement était venue, la princesse s'éveilla. Elle le regarda avec des yeux tendres:

- Est-ce vous, mon prince? lui dit-elle. Vous vous êtes bien fait attendre.

Le prince, charmé de ces paroles et plus encore de la manière dont elles étaient dites, ne savait comment lui témoigner sa joie et sa reconnaissance; il l'assura qu'il l'aimait plus que lui-même. Il était plus embarrassé qu'elle et l'on ne doit pas s'en étonner; elle avait eu le temps de songer à ce qu'elle aurait à lui dire, car il y a apparence que la bonne fée, pendant un si long sommeil, lui avait procuré le plaisir des songes agréables. Enfin il y avait quatre heures qu'ils se parlaient, et ils ne s'étaient pas encore dit la moitié des choses qu'ils avaient à se dire.

Cependant tout le palais s'était réveillé avec la princesse; chacun songeait à faire sa charge, et comme ils n'étaient pas tous amoureux, ils mouraient de faim; la dame d'honneur, pressée comme les autres, s'impatienta et dit tout haut à la princesse que la viande était servie.



Le prince aida la princesse à se lever; elle était tout habillée et fort magnifiquement; mais il se garda bien de lui dire qu'elle était habillée comme ma grand-mère, et qu'elle avait un collet monté; elle n'en était pas moins belle. Ils passèrent dans un salon de miroirs et y soupèrent, servis par les officiers de la princesse; les violons et les hautbois jouèrent des morceaux d'une autre époque, mais très beaux. Après souper, sans perdre de temps, le grand aumônier les maria dans la chapelle du château et la dame d'honneur leur tira le rideau. Ils dormirent peu, la princesse n'en avait pas grand besoin, et le prince la quitta dès le matin pour retourner à la ville, où son père devait être en peine de lui. Le prince lui dit qu'en chassant, il s'était perdu dans la forêt, et qu'il avait couché dans la hutte d'un charbonnier qui lui avait fait manger du pain noir et du fromage.



Analyse des extraits musicaux du CD

Plage 12 La belle au bois dormant Tchaïkovski drame

Appel au hautbois suivi d'un accord des cordes, répété à plusieurs reprises toujours un peu plus fort puis repris par le hautbois de façon interrompu ce qui augmente l'impression d'étrange, d'inquiétant. C'est la malédiction qui va se réaliser. La princesse va, découvrant une vieille en haut d'une tour, se piquer et tomber dans le profond sommeil.

Plage 13 La belle au bois dormant Tchaïkovski valse

C'est la fête, une valse durant laquelle les couples de danseurs glissent sur le parquet au son des violons, dans le bonheur le plus parfait.

Reconnaître le thème repris plusieurs fois par des instruments et sur un accompagnement différents

Plage 14 La belle au bois dormant Tchaikowski apothéose

Sonnerie de trompettes. C'est le mariage.

La harpe et ses accords, le rythme martial, les coups de timbales et cymbales nous font penser au Prince et à la Princesse qui avancent solennellement vers l'avant de la salle du mariage, entre deux haies de courtisans, nobles invités.

LA BELLE ET LA BÊTE Madame Leprince de Beaumont

Musique Maurice Ravel extrait de « Ma Mère l'OYE »

Il y avait une fois un marchand, extrêmement riche, qui avait six enfants : trois garçons et trois filles.



Comme ce marchand était un homme d'esprit, il n'épargna rien pour l'éducation de ses enfants. Ses filles étaient très belles, mais la cadette surtout se faisait admirer. On ne l'appelait, quand elle était petite, que la *belle enfant* ; en sorte que le nom lui en resta, ce qui donna beaucoup de jalousie à ses sœurs. Cette cadette, plus belle que ses sœurs, était aussi meilleure qu'elles. Les deux aînées avaient beaucoup d'orgueil parce qu'elles étaient riches ; elles faisaient les dames et ne voulaient pas recevoir les visites des autres filles de marchands. Il leur fallait des gens de qualité pour leur compagnie, allaient tous les jours au bal, à la comédie, à la promenade, et se moquaient de leur cadette qui employait la plus grande partie de son temps à lire de bons livres. Comme on savait que ces filles étaient fort riches, plusieurs gros marchands les demandèrent en mariage ; mais les deux aînées répondirent qu'elles ne se marieraient jamais, à moins qu'elles ne trouvent un duc ou un comte. La Belle remercia bien honnêtement ceux qui

voulaient l'épouser, mais elle leur dit qu'elle était trop jeune et qu'elle souhaitait tenir compagnie à son père, pendant quelques années.

Tout d'un coup, le marchand perdit son bien et il ne lui resta qu'une petite maison de campagne, bien loin de la ville. Il dit en pleurant à ses enfants, qu'il fallait aller demeurer dans cette maison et qu'en travaillant comme des paysans, ils y pourraient vivre. Ses deux filles aînées répondirent qu'elles ne voulaient pas quitter la ville et qu'elles avaient plusieurs amants qui seraient trop heureux de les épouser. Les bonnes demoiselles se trompaient car leurs amants ne voulurent plus les regarder, maintenant qu'elles étaient pauvres. Comme personne ne les aimait, à cause de leur fierté, on disait, « elles ne méritent pas qu'on les plaigne ; nous sommes bien aises de voir leur orgueil abaissé. Qu'elles aillent faire les dames en gardant les moutons ! » Mais, en même temps, tout le monde disait : « pour la Belle, nous sommes bien fâchés de son malheur ; c'est une si bonne fille : elle parlait aux pauvres gens avec tant de bonté, elle était si douce, si honnête ! » Il y eut même plusieurs gentilshommes qui voulurent l'épouser quoiqu'elle n'eût pas un sol, mais elle leur dit qu'elle ne pouvait se résoudre à abandonner son pauvre père dans son malheur et qu'elle le suivrait à la campagne pour le consoler et l'aider à travailler. La pauvre Belle avait été bien affligée de perdre sa fortune, mais elle s'était dit à elle-même : « quand je pleurerai bien fort, cela ne me rendra pas mon bien, il faut tâcher d'être heureuse sans fortune ».

Quand ils furent arrivés à leur maison de campagne, le marchand et ses trois fils s'occupèrent à labourer la terre. La Belle se levait à quatre heures du matin, se dépêchait de nettoyer la maison et d'apprêter à dîner pour la famille. Elle eut d'abord beaucoup de peine, car elle n'était pas accoutumée à travailler comme une servante ; mais au bout de deux mois, elle devint plus forte et la fatigue lui donna une santé parfaite. Quand elle avait fait son ouvrage, elle lisait, jouait du clavecin ou bien chantait en filant. Ses deux sœurs, au contraire, s'ennuyaient à la mort, ne se levaient qu'à dix heures du matin, se promenaient toute la journée et s'amusaient à regretter leurs beaux habits et les compagnies.

« Voyez notre cadette, disaient-elles, entre elles, elle a l'âme basse et est si stupide qu'elle est contente de sa malheureuse situation. »

Le bon marchand ne pensait pas comme ses filles. Il admirait la vertu de cette jeune fille et surtout sa patience ; car ses sœurs, non contentes de lui laisser faire tout l'ouvrage de la maison, l'insultaient à tout moment.

Il y avait un an que cette famille vivait dans la solitude, lorsque le marchand reçut une lettre, par laquelle il apprit qu'un vaisseau sur lequel il avait des marchandises venait enfin d'arriver. Cette nouvelle pensa tourner la tête à ses deux aînées qui espéraient quitter cette campagne où elles s'ennuyaient tant ; et quand elles virent leur père prêt à partir, elles le prièrent de leur rapporter des robes, des palatines, des coiffures et toutes sortes de bagatelles. La Belle ne lui demandait rien ; car elle pensait que tout l'argent des marchandises ne suffirait pas pour acheter ce que ses sœurs souhaitaient.

« Tu ne me pries pas de t'acheter quelque chose, lui dit son père.

- Puisque vous avez la bonté de penser à moi, lui dit-elle, je vous prie de m'apporter une rose. »

Ce n'est pas que la Belle se souciait d'une rose, mais elle ne voulait pas condamner par son exemple la conduite de ses sœurs, qui auraient dit que c'était pour se distinguer qu'elle ne demandait rien.

Le bonhomme partit, mais quand il fut arrivé, on lui fit un procès pour ses marchandises. Il revint donc aussi pauvre qu'auparavant. Il n'avait plus que trente milles pour arriver à sa maison et il se réjouissait déjà du plaisir de voir ses enfants ; mais comme il fallait passer un grand bois, avant de trouver sa maison, il se perdit. Il neigeait horriblement ; le vent était si fort qu'il le jeta deux fois en bas de son cheval et la nuit venue, il pensa qu'il mourrait de faim ou de froid, ou qu'il serait mangé par les loups qu'il entendait hurler autour de lui. Tout d'un coup, en regardant au bout d'une longue allée d'arbres, il vit une grande lumière qui paraissait bien éloignée. Il marcha de ce côté-là et vit que cette lumière sortait d'un grand palais tout illuminé. Le marchand remercia Dieu du secours qu'il lui envoyait. Arrivé au château, il fut bien surpris de ne trouver personne dans les cours. Son cheval voyant une grande écurie ouverte, entra dedans et se jeta avec beaucoup d'avidité sur le foin et l'avoine qu'il trouva. Le marchand l'attacha dans l'écurie et marcha vers la maison où il ne trouva personne. Etant entré dans une grande salle, il y trouva un bon feu et une table chargée de viande avec un seul couvert mis. Comme la pluie et la neige l'avaient mouillé jusqu'aux os, il s'approcha du feu pour se sécher pensant que le maître de la maison ou ses domestiques viendraient bientôt. Il attendit pendant un temps considérable, mais onze heures sonnèrent sans qu'il vît personne. Il ne put résister à la faim et prit un poulet qu'il mangea en deux bouchées. Il but aussi quelques coups de vin et, devenu plus hardi, il sortit de la salle, traversa les grands appartements magnifiquement meublés. A la fin, il trouva une chambre où il y avait un bon lit dans lequel il décida de se coucher.

Il était dix heures du matin quand il se réveilla le lendemain. Il fut bien surpris de trouver un habit fort propre à la place du sien. Pour sûr, se dit-il, ce palais appartient à quelque bonne fée qui a eu pitié de moi.

Il regarda par la fenêtre et ne vit plus de neige mais des berceaux de fleurs qui enchantèrent la vue.

Il rentra dans la grande salle où il avait soupé la veille et vit une petite table où il y avait du chocolat.

« Je vous remercie, madame la fée, dit-il tout haut, d'avoir eu la bonté de penser à mon déjeuner. »

Le bonhomme, après avoir pris son chocolat, sortit pour aller chercher son cheval et comme il passait sous un berceau de roses, il se souvint que la Belle lui en avait demandé. Il en cueillit une branche. En même temps, il entendit un grand bruit et vit venir à lui une bête si horrible qu'il faillit s'évanouir.

« Vous êtes bien ingrat, lui dit la Bête, d'une voix terrible ; je vous ai sauvé la vie en vous recevant dans mon château, et pour ma peine, vous me volez mes roses que j'aime mieux que toutes choses au monde. Il faut mourir pour réparer cette faute ; je vous donne qu'un quart d'heure pour demander pardon à Dieu. »

Le marchand se jeta à genoux et dit à la Bête, enjoignant les mains :

« Monseigneur, pardonnez-moi, je ne croyais pas vous offenser en cueillant une rose pour une de mes filles qui m'en avait demandée.

- Je ne m'appelle point Monseigneur, répondit le monstre, mais la Bête. Je n'aime pas les compliments, moi, je veux qu'on dise ce que l'on pense ; ainsi, ne croyez pas me toucher par vos flatteries. Mais vous m'avez dit que vous aviez des filles ; je veux bien vous pardonner, à condition qu'une de vos filles vienne volontairement, pour mourir à votre place ; ne me raisonnez pas : partez, et si vos filles refusent de mourir pour vous, jurez que vous reviendrez dans trois mois. »

Le bonhomme ne pensait pas sacrifier une de ses filles à ce vilain monstre, mais il pensa qu'il aurait ainsi le plaisir de les embrasser encore une fois. Il jura donc de revenir. La Bête lui dit avant de partir, il pourrait retourner dans la chambre où il avait couché pour prendre, dans un grand coffre vide, tout ce qu'il lui plairait. Il rajouta que cela lui serait porté à domicile. En même temps la Bête se retira. Le bonhomme pensa que s'il fallait qu'il meure, il aurait la consolation de laisser du bien à ses pauvres enfants.

Il alla dans la chambre et y trouva une grande quantité de pièces d'or dont il remplit le grand coffre. Il le ferma et reprit son cheval. Il sortit de ce palais avec une tristesse égale à la joie qu'il avait eu en entrant.

Son cheval prit de lui-même une des routes de la forêt et en peu d'heures, le bonhomme arriva dans sa petite maison. Ses enfants se rassemblèrent autour de lui, mais au lieu d'être sensible à leurs caresses, le marchand se mit à pleurer en les regardant. Il tenait à la main la branche de roses qu'il apportait à la Belle. Il la lui donna et lui dit :

« La Belle, prenez ces roses ; elles coûteront bien cher à votre malheureux père. » Il raconta à sa famille la funeste aventure qui lui était arrivée. A ce récit, ses deux aînées jetèrent de grands cris et dirent des injures à la Belle qui ne pleurait point.

« Voyez ce que produit l'orgueil de cette petite créature, dirent-elles. Mademoiselle voulait se distinguer. Elle va causer la mort de notre père et ne pleure pas.

- Cela serait fort inutile, reprit la Belle ; pourquoi pleurerais-je la mort de mon père ? Il ne périra point. Puisque le monstre veut bien accepter une de ses filles, je veux me livrer à toute sa furie et je me trouve fort heureuse, puisqu'en mourant, j'aurai la joie de sauver mon père et de lui prouver ma tendresse.

- Non, ma sœur, lui dirent ses trois frères, vous ne mourrez pas, nous irons trouver ce monstre et nous périrons sous ses coups si nous ne pouvons le tuer.

- Ne l'espérez pas, mes enfants, leur dit le marchand, la puissance de cette Bête est si grande qu'il ne sera pas possible de la tuer. Je suis charmé du bon cœur de la Belle, mais je ne veux pas l'exposer à la mort. Je suis vieux, il ne me reste que peu de temps à vivre, ainsi je ne perdrai que quelques années de vie, que je ne regrette qu'à cause de vous, mes chers enfants.

- Je vous assure, mon père, lui dit la Belle que vous n'irez pas à ce palais sans moi ; vous ne pouvez m'empêcher de vous suivre. Quoique je sois jeune, je ne suis pas fort attachée à la vie et j'aime mieux être dévorée par ce monstre que de mourir du chagrin que me donnerait votre perte. »

On eut beau dire, la Belle voulut absolument partir pour le beau palais. Le marchand était si occupé de la douleur de perdre sa fille qu'il ne pensait pas au coffre qu'il avait rempli d'or ; mais, aussitôt qu'il se fut enfermé dans sa chambre pour se coucher, il fut bien étonné de le trouver devant son lit. Il résolut de ne point dire à ses enfants qu'il était devenu riche, parce que ses filles auraient voulu retourner à la ville, alors qu'il était résolu de mourir dans cette campagne. Mais il confia ce secret à la Belle qui lui apprit qu'il était venu quelques gentilshommes pendant son absence et qu'il y en avait deux qui aimaient ses sœurs. Elle pria son père de les marier. Ces deux méchantes filles se frottèrent les yeux avec un oignon pour pleurer lorsque la Belle partit avec son père, mais ses frères pleuraient tout de bon, aussi bien que le marchand : il n'y avait que la Belle qui ne pleurait point, parce qu'elle ne voulait pas augmenter leur douleur. Le cheval prit la route du palais qu'ils trouvèrent, sur le soir, illuminé comme la première fois. Le cheval alla tout seul à l'écurie et le bonhomme entra avec sa fille dans la grande salle où ils trouvèrent une table magnifiquement servie avec deux couverts. Le marchand n'avait pas le cœur de manger ; mais Belle, s'efforçant de paraître tranquille, se mit à table et le servit ; puis elle se dit :

« La Bête veut m'engraisser avant de me manger puisqu'elle me fait si bonne chère. »

Quand ils eurent soupé, ils entendirent un grand bruit. Le marchand dit adieu à sa pauvre fille en pleurant ; car il pensait que c'était la Bête. Belle ne put s'empêcher de frémir en voyant cette horrible figure, mais elle se rassura de son mieux et le monstre lui ayant demandé si c'était de bon cœur qu'elle était venue, elle lui dit, en tremblant, que oui.

« Vous êtes bien bonne, dit la Bête, et je vous suis bien obligée. Bonhomme, partez demain matin et ne vous avisez jamais de revenir ici. Adieu la Belle.

- Adieu la Bête, répondit-elle, et tout de suite le monstre se retira.

- Ah, ma fille ! dit le marchand en embrassant la Belle, je suis à demi-mort de frayeur.

- Croyez-moi, laissez-moi ici ; non, mon père, lui dit la Belle avec fermeté, vous partirez demain matin et vous m'abandonnez au secours du Ciel ; peut-être aura-t-il pitié de moi. »

Ils allèrent se coucher et à peine furent-ils dans leurs lits, que leurs yeux se fermèrent. Pendant son sommeil, la Belle vit une dame qui lui dit :

« Je suis contente de votre bon coeur, la Belle ; la bonne action que vous faites, en donnant votre vie, pour sauver celle de votre père, ne demeurera point sans récompense. »

La Belle en s'éveillant, raconta ce songe à son père, et quoiqu'il le consolât un peu, cela ne l'empêcha pas de jeter de grands cris quand il fallut se séparer de sa chère fille.

Lorsqu'il fut parti, la Belle s'assit dans la grande salle et se mit à pleurer, mais comme elle avait beaucoup de courage, elle se recommanda à Dieu et décida de n'avoir pas de chagrin pour le peu de temps qu'il lui restait à vivre ; car elle croyait fermement que la Bête la mangerait le soir. Elle se promena en attendant et visita ce beau château. Elle ne pouvait s'empêcher d'en admirer la beauté. Mais elle fut bien surprise de trouver une porte sur laquelle il y avait écrit : *Appartement de la Belle*.

Elle ouvrit cette porte avec précipitation et fut éblouie de la magnificence qui y régnait : mais ce qui la frappa le plus fut une grande bibliothèque, un clavecin et plusieurs livres de musique.

" On ne veut pas que je m'ennuie ", dit-elle. Cette pensée ranima son courage. Elle ouvrit la bibliothèque et vit un livre où il y avait écrit en lettres d'or : *Souhaitez, commandez ; vous êtes ici la reine et la maîtresse*.

« Hélas ! dit-elle en soupirant, je ne souhaite rien que de revoir mon pauvre père et de savoir ce qu'il fait à présent. » Elle avait dit cela en elle-même. Quelle fut sa surprise en jetant les yeux sur un grand miroir, d'y voir sa maison où son père arrivait avec un visage extrêmement triste. Ses sœurs venaient au-devant de lui et malgré les grimaces qu'elles faisaient, pour paraître affligées, la joie qu'elles avaient de la perte de leur soeur paraissait sur leur visage. Un moment après tout cela disparut. A midi, elle trouva la table mise et pendant son dîner elle entendit un excellent concert quoiqu'elle ne vît personne. Le soir, comme elle allait se mettre à table, elle entendit le bruit que faisait la Bête et ne put s'empêcher de frémir.

« La Belle, lui dit ce monstre, voulez-vous bien que je vous voie souper ?

- Vous êtes le maître, répondit la Belle, en tremblant.

- Non, répondit la Bête, il n'y a ici de maîtresse que vous. Vous n'avez qu'à me dire de m'en aller, si je vous ennue ; je sortirai tout de suite. Dites-moi, n'est-ce pas que vous me trouvez bien laid ?

- Cela est vrai, dit la Belle, car je ne sais pas mentir, mais je crois que vous êtes fort bon.

- Vous avez raison, dit le monstre, mais, outre que je suis laid, je n'ai point d'esprit.

- On n'est pas bête, reprit la Belle, quand on croit n'avoir point d'esprit : un sot n'a jamais su cela.

- Mangez donc, la Belle, lui dit le monstre, et tâchez de ne vous point ennuyer dans votre maison car tout ceci est à vous et j'aurais du chagrin si vous n'étiez pas contente.

- Vous avez bien de la bonté, dit la Belle. Je vous avoue que je suis bien contente de votre coeur ; quand j'y pense, vous ne me paraissez plus si laid.

- Oh dame, oui, répondit la Bête, j'ai le coeur bon, mais je suis un monstre.

- Il y a bien des hommes qui sont plus monstres que vous, dit la Belle, et je vous aime mieux avec votre figure que ceux qui, avec la figure d'hommes, cachent un coeur faux, corrompu, ingrat.

- Si j'avais de l'esprit, reprit la Bête, je vous ferais un grand compliment pour vous remercier, mais je suis un stupide ; et tout ce que je puis vous dire, c'est que je vous suis bien obligé. »

La Belle soupa de bon appétit. Elle n'avait presque plus peur du monstre ; pourtant elle manqua mourir de frayeur, lorsqu'il lui dit : « La Belle, voulez-vous être ma femme ? »

Elle fut quelque temps sans répondre ; elle avait peur d'exciter la colère du monstre en le refusant elle lui dit pourtant en tremblant : « Non, la Bête. »

Dans le moment, ce pauvre monstre voulut soupirer et il fit un sifflement si épouvantable, que tout le palais en retentit : mais Belle fut bientôt rassurée ; car la Bête lui ayant dit tristement, « adieu la Belle », sortit de la chambre, en se retournant de temps en temps pour la regarder encore. Belle se voyant seule, sentit une grande compassion pour cette pauvre Bête :

« Hélas, disait-elle, c'est bien dommage qu'elle soit si laide, elle est si bonne ! »

Belle passa trois mois dans ce palais avec assez de tranquillité. Tous les soirs, la Bête lui rendait visite, lui parlait pendant le souper. La Belle s'était habituée à sa laideur et loin de craindre le moment de sa visite, elle regardait souvent à sa montre, pour voir s'il était bientôt neuf heures ; car la Bête ne manquait jamais cette heure. Il n'y avait qu'une chose qui faisait de la peine à la Belle, c'est que le monstre, avant de se coucher lui demandait toujours si elle voulait être sa femme et était très peiné lorsqu'elle lui disait que non

Elle lui dit un jour : « Vous me chagrinez, la Bête ; je voudrais pouvoir vous épouser, mais je suis trop sincère pour vous faire croire que cela arrivera jamais. Je serai toujours votre amie, tâchez de vous contenter de cela.

- Il le faut bien, reprit la Bête ; je me rends justice. Je sais que je suis bien horrible ; mais je vous aime beaucoup ; cependant je suis trop heureux de ce que vous voulez bien rester ici ; promettez-moi que vous ne me quitterez jamais. »

La Belle rougit à ces paroles. Elle avait vu dans son miroir que son père était malade de chagrin de l'avoir perdue et elle souhaitait le revoir.

« Je pourrais bien vous promettre, dit-elle à la Bête, de ne vous jamais quitter tout à fait, mais j'ai tant d'envie de revoir mon père que je mourrai de douleur si vous me refusiez ce plaisir.

- J'aime mieux mourir moi-même, dit ce monstre, que de vous donner du chagrin. Je vous enverrai chez votre père, vous y resterez et votre pauvre Bête en mourra de douleur.

- Non, lui dit la Belle, en pleurant, je vous aime trop pour vouloir causer votre mort. Je vous promets de revenir dans huit jours. Vous m'avez fait voir que mes sœurs sont mariées et que mes frères sont partis pour l'armée. Mon père est tout seul, souffrez que je reste chez lui une semaine.

- Vous y serez demain au matin, dit la Bête mais souvenez-vous de votre promesse. Vous n'aurez qu'à mettre votre bague sur une table en vous couchant, quand vous voudrez revenir. Adieu la Belle. »

La Bête soupira selon sa coutume en disant ces mots et la Belle se coucha toute triste de le voir affligé. Quand elle se réveilla le matin, elle se trouva dans la maison de son père et, ayant sonné une clochette qui était à côté de son lit, elle vit venir la servante qui fit un grand cri en la voyant. Le bonhomme accourut à ce cri et manqua mourir de joie en revoyant sa chère fille. Ils se tinrent embrassés plus d'un quart d'heure. La Belle, après les premiers transports, pensa qu'elle n'avait point d'habits pour se lever ; mais la servante lui dit qu'elle venait de trouver dans la chambre voisine un grand coffre plein de robes toutes d'or garnies de diamants. Belle remercia la bonne Bête de ses attentions. Elle prit la moins riche de ces robes. La Belle s'habilla. Pendant ce temps, on fit avertir ses sœurs qui accoururent avec leurs maris. Elles étaient toutes deux fort malheureuses. L'aînée avait épousé un gentilhomme, beau comme l'amour ; mais il était si amoureux de sa propre figure qu'il n'était occupé que de cela, depuis le matin jusqu'au soir, et méprisait la beauté de sa femme. La seconde avait épousé un homme qui avait beaucoup d'esprit ; mais il ne s'en servait que pour faire enrager tout le monde, et sa femme la première. Les sœurs de la Belle manquèrent mourir de douleur quand elles la virent habillée comme une princesse et plus belle que le jour. Elle eut beau les caresser, rien ne put étouffer leur jalousie qui augmenta beaucoup quand elle leur eut conté combien elle était heureuse. Ces deux jalouses descendirent dans le jardin pour y pleurer tout à leur aise se demandant pourquoi cette petite créature est-elle plus heureuse qu'elles-mêmes.

« Ne sommes-nous pas plus aimables qu'elle ? »

« Ma soeur, dit l'aînée, il me vient une pensée ; tâchons de l'arrêter ici plus de huit jours, sa sotte Bête se mettra en colère, de ce qu'elle lui aura manqué de parole, et peut-être qu'elle la dévorera.

- Vous avez raison, ma soeur, répondit l'autre. Pour cela, il lui faut faire de grandes caresses. »

Elles remontèrent et firent tant d'amitié à leur soeur que la Belle en pleura de joie. Quand les huit jours furent passés, les deux sœurs s'arrachèrent les cheveux et firent tant les affligées de son départ, qu'elle promit de rester encore huit jours.

Cependant Belle se reprochait le chagrin qu'elle allait donner à sa pauvre Bête, qu'elle aimait de tout son cœur et qu'elle s'ennuyait de ne plus voir. La dixième nuit qu'elle passa chez son père, elle rêva qu'elle était dans le jardin du palais et qu'elle voyait la Bête, couchée sur l'herbe, prête à mourir, qui lui reprochait son ingratitude. La Belle se réveilla en sursaut et versa des larmes.

« Ne suis-je pas bien méchante, disait-elle, de donner du chagrin à une Bête qui a pour moi tant de complaisance ? Est-ce sa faute si elle est si laide et si elle a peu d'esprit ? Elle est bonne, cela vaut mieux que tout le reste. Pourquoi n'ai-je pas voulu l'épouser ? Je serais plus heureuse avec elle que mes sœurs avec leurs maris. Ce n'est ni la beauté ni l'esprit d'un mari qui rendent une femme contente : c'est la bonté du caractère, la vertu. La Bête a toutes ces bonnes qualités. Je n'ai point d'amour pour elle ; mais j'ai de l'estime, de l'amitié, et de la reconnaissance. Allons, il ne faut pas la rendre malheureuse ; je me reprocherais toute ma vie mon ingratitude. »

A ces mots, Belle se lève, met sa bague sur la table et revient se coucher. A peine fut-elle dans son lit, qu'elle s'endormit et quand elle se réveilla le matin, elle vit avec joie qu'elle était dans le palais de la Bête. Elle s'habilla magnifiquement pour lui plaire et s'ennuya à mourir toute la journée, en attendant neuf heures du soir ; mais l'horloge eut beau sonner, la Bête ne parut point. La Belle, alors, craignit d'avoir causé sa mort. Elle courut dans tout le palais en jetant de grands cris ; elle était au désespoir. Après avoir cherché partout, elle se souvint de son rêve et courut dans le jardin vers le canal où elle l'avait vue en dormant. Elle trouva la pauvre Bête étendue sans connaissance et elle crut qu'elle était morte. Elle se jeta sur son corps, sans avoir horreur de sa figure et, sentant que son cœur battait encore, elle prit de l'eau dans le canal et lui en jeta sur la tête. La Bête ouvrit les yeux et dit à la Belle :

« Vous avez oublié votre promesse, le chagrin de vous avoir perdue m'a fait résoudre à me laisser mourir de faim ; mais je meurs content puisque j'ai le plaisir de vous revoir encore une fois.

- Non, ma chère Bête, vous ne mourrez point, lui dit la Belle, vous vivrez pour devenir mon époux ; dès ce moment je vous donne ma main et je jure que je ne serai qu'à vous. Hélas, je croyais n'avoir que de l'amitié pour vous, mais la douleur que je sens me fait voir que je ne pourrais vivre sans vous voir. »

A peine la Belle eut-elle dit ces paroles, qu'elle vit le château brillant de lumière, les feux d'artifices, la musique, tout lui annonçait une fête mais toutes ces beautés n'arrêtèrent point sa vue : elle se retourna vers sa chère Bête dont le danger la faisait frémir. Quelle fut sa surprise ! La Bête avait disparu, et elle ne vit plus à ses pieds qu'un prince plus beau que l'amour qui la remerciait d'avoir fini son enchantement. Quoique ce prince méritât toute son attention, elle ne put s'empêcher de lui demander où était la Bête.

« Vous la voyez à vos pieds, lui dit le prince. Une méchante fée m'avait condamné à rester sous cette figure jusqu'à ce qu'une belle fille consentît à m'épouser, et elle m'avait défendu de faire paraître mon esprit. Ainsi, il n'y avait que vous dans le monde, assez bonne pour vous laisser toucher à la bonté de mon caractère ; et en vous offrant ma couronne, je ne puis m'acquitter des obligations que je vous ai. »

La Belle, agréablement surprise, donna la main à ce beau prince pour se relever. Ils allèrent ensemble au château et la Belle manqua mourir de joie, en trouvant dans la grande salle son père et toute sa famille, que la belle dame, qui lui était apparue en songe, avait transportés au château.

« Belle, lui dit cette dame, qui était une grande fée, venez recevoir la récompense de votre bon choix : vous avez préféré la vertu à la beauté et à l'esprit, vous méritez de trouver toutes ces qualités réunies en une même personne. Vous allez devenir une grande reine : j'espère que le trône ne détruira pas vos vertus. Pour vous, mesdemoiselles, dit la fée aux deux sœurs de Belle, je connais votre cœur et toute la malice qu'il enferme. Devenez deux statues ; mais conservez toute votre raison sous la pierre qui vous enveloppera. Vous demeurerez à la porte du palais de votre soeur et je ne vous impose point d'autre peine que d'être témoins de son bonheur. Vous ne pourrez revenir dans votre premier état, qu'au moment où vous reconnaîtrez vos fautes ; mais j'ai bien peur que vous ne restiez toujours statues. On se corrige de l'orgueil, de la colère, de la gourmandise et de la paresse : mais c'est une espèce de miracle que la conversion d'un cœur méchant et envieux. »



Dans le moment la fée donna un coup de baguette, qui transporta tous ceux qui étaient dans cette salle, dans le royaume du prince.

Ses sujets le virent avec joie, et il épousa la Belle, qui vécut avec lui fort longtemps, et dans un bonheur parfait, parce qu'il était fondé sur la vertu.

Analyse des extraits musicaux du CD

Plage 15		la BELLE et la BÊTE	
- 0 → 1'00	Mélodie gracieuse et légère	clarinette	description du pers. de Belle
- 1'00 → 1'26	Mélodie sinistre, grave, pesante	contrebasson	description du pers. de la Bête.
- 1'26 → 2'06	Dialogue : thème de la Belle sopirs de la Bête		
	La conversation devient de plus en plus violente		« Voulez-vous être ma femme ? »
- 2'06 → 2'33	Les deux mélodies se superposent		La Belle n'ose envisager sa vie, mariée avec la Bête La Bête est triste et désespérée des refus successifs de la Belle.
- 2'33	Hautbois - flûte et clarinette se passent le thème.		
	La mélodie devient de plus en plus forte		Supplique de la Bête
- 2'50	Coup de cymbale		Métamorphose
	Arpèges de harpe violon → Violoncelle		transformation de la bête Thème de la bête devenue prince. ambiance de magie
- 3'25	les deux thèmes		«Vous vivrez pour devenir mon époux »

Chaque personnage est caractérisé par un motif joué par un instrument

BARBE BLEUE

Conte de Charles Perrault

Musique d'Isabelle Aboulker



Il était une fois un homme qui avait de belles maisons à la ville et à la campagne, de la vaisselle d'or et d'argent, des meubles en broderie, et des carrosses tout dorés ; mais par malheur cet homme avait la barbe bleue : cela le rendait si laid et si terrible que toutes les femmes ou jeunes filles s'enfuyaient devant lui.

Une de ses voisines, dame de qualité, avait deux filles parfaitement belles. Il lui en demanda une en mariage, lui laissant le choix de celle qu'elle voudrait lui donner.

Aucune des deux filles n'en voulaient et ne put se résoudre à prendre un homme qui avait la barbe bleue. Ce qui les dégoûtait encore, c'est qu'il avait déjà épousé plusieurs femmes et qu'on ne savait pas ce qu'elles étaient devenues.

Barbe Bleue, pour faire connaissance, les mena avec leur mère et trois ou quatre de leurs meilleures amies ainsi que quelques jeunes gens du voisinage, à une de ses maisons de campagne où on demeura huit jours entiers. Ce n'était que promenades, parties de chasse et de pêche, danses et festins, collations : on ne dormait point et on passait toute la nuit à se faire des malices les uns aux autres ; enfin tout alla si bien, que la cadette commença à trouver que le maître du logis n'avait plus la barbe si bleue et que c'était un fort honnête homme.

Dès qu'on fut de retour à la ville, le mariage se conclut. Au bout d'un mois, Barbe Bleue dit à sa femme qu'il était obligé de faire un voyage en province, de six semaines au moins, pour une grosse affaire. Il la pria de se bien divertir pendant son absence, lui dit qu'elle pourrait faire venir ses bonnes amies, les mener à la campagne, et qu'elle pouvait faire bonne chère à sa guise :

-Voilà, lui dit-il, les clefs des deux grands garde meubles, celles de la vaisselle d'or et d'argent qui ne sert pas tous les jours, celles de mes coffres-forts où est mon or et mon argent, celles des coffrets où sont mes pierreries, et voilà le passe-partout de tous les appartements. Pour cette petite clef-ci, c'est la clef du cabinet au bout de la grande galerie de l'appartement bas : ouvrez tout, allez partout, mais pour ce petit cabinet, je vous défends d'y entrer, et je vous le défends de telle sorte que s'il vous arrive de l'ouvrir, il n'y a rien que vous ne devriez attendre de ma colère.



Elle promit d'observer exactement tout ce qui lui venait d'être ordonné ; et lui, après l'avoir embrassée, monta dans son carrosse, et partit pour son voyage. Les voisines et les bonnes amies n'attendirent pas qu'on les envoyât chercher pour aller chez la jeune mariée tant elles avaient d'impatience de voir toutes les richesses de sa maison, n'ayant osé y venir pendant que le mari y était à cause de sa barbe bleue qui leur faisait peur.

Les voilà aussitôt à parcourir les chambres, les cabinets, les garde-robes, toutes plus belles et plus riches les unes que les autres. Elles montèrent ensuite aux garde-meubles où elles ne pouvaient assez admirer le nombre et

la beauté des tapisseries, des lits, des sofas, des cabinets, des guéridons, des tables et des miroirs dans lesquels on se voyait depuis les pieds jusqu'à la tête, et dont les bordures, les unes de glace, les autres d'argent et de vermeil doré étaient les plus belles et les plus magnifiques qu'on eût jamais vues.

Elles ne cessaient d'exagérer et d'envier le bonheur de leur amie, qui cependant ne se divertissait point à voir toutes ces richesses, à cause de l'impatience qu'elle avait d'aller ouvrir le cabinet de l'appartement bas. Elle fut si pressée de sa curiosité, que sans considérer qu'il était malhonnête de quitter sa compagnie,

elle y descendit par un petit escalier dérobé, et avec tant de précipitation, qu'elle pensa se rompre le cou deux ou trois fois.

Etant arrivée à la porte du cabinet, elle s'y arrêta quelque temps, songeant à la défense que son mari lui avait faite, et considérant qu'il pourrait lui arriver malheur d'avoir été désobéissante ; mais la tentation était si forte qu'elle ne put la surmonter : elle prit donc la petite clef, et ouvrit en tremblant la porte du cabinet.

D'abord elle ne vit rien parce que les fenêtres étaient fermées ; après quelques moments elle commença à voir que le plancher était tout couvert de sang caillé, et que dans ce sang gisaient les corps de plusieurs femmes mortes et attachées le long des murs (c'était toutes les femmes que Barbe Bleue avait épousées et qu'il avait égorgées l'une après l'autre). Elle pensa mourir de peur, et la clef du cabinet qu'elle venait de retirer de la serrure lui tomba de la main. Après avoir un peu repris ses esprits, elle ramassa la clef, referma la porte, et monta à sa chambre pour se remettre un peu, mais elle n'en pouvait venir à bout, tant elle était émue. Ayant remarqué que la clef du cabinet était tachée de sang, elle l'essuya deux ou trois fois, mais le sang ne s'en allait point ; elle eut beau la laver et même la frotter avec du sablon et avec du grès, il y demeura toujours du sang, car la clef était magique, et il n'y avait pas moyen de la nettoyer tout à fait : quand on ôtait le sang d'un côté, il revenait de l'autre.

Barbe Bleue revint de son voyage dès le soir même, et dit qu'il avait reçu des lettres en chemin, qui lui avaient appris que l'affaire pour laquelle il était parti venait d'être terminée à son avantage. Sa femme fit tout ce qu'elle put pour lui témoigner qu'elle était ravie de son prompt retour. Le lendemain il lui redemanda les clefs, et elle les lui donna. Mais d'une main si tremblante, qu'il devina sans peine tout ce qui s'était passé.

-D'où vient, lui dit-il, que la clef du cabinet n'est point avec les autres ?

-Sans doute, dit-elle, que je l'ai laissée là-haut sur ma table.

-Ne manquez pas, dit la Barbe bleue, de me la donner tantôt.

Après l'avoir retardé le plus possible, il fallut apporter la clef. Barbe Bleue, l'ayant examinée, dit à sa femme :

- Pourquoi y a-t-il du sang sur cette clef ?

- Je n'en sais rien, répondit la pauvre femme, plus pâle que la mort.

- Vous n'en savez rien, reprit Barbe Bleue, je le sais bien, moi ! Vous avez voulu entrer dans le cabinet ! Hé bien, Madame, vous y entrerez et irez prendre votre place auprès des dames que vous y avez vues.

Elle se jeta aux pieds de son mari, en pleurant et en lui demandant pardon, avec toutes les marques d'un vrai repentir de n'avoir pas été obéissante. Elle aurait attendri un rocher, belle et affligée comme elle était ; mais Barbe Bleue avait le cœur plus dur qu'un rocher :

- Il faut mourir, Madame, lui dit-il, et tout à l'heure.

- Puisqu'il faut mourir, répondit-elle, en le regardant, les yeux baignés de larmes, donnez-moi un peu de temps pour prier Dieu.

- Je vous donne un quart d'heure, reprit Barbe Bleue, mais pas un moment de plus.

Lorsqu'elle fut seule, elle appela sa soeur, et lui dit :

- Ma soeur Anne, monte, je te prie, sur le haut de la tour, pour voir si mes frères ne viennent point ; ils m'ont promis qu'ils viendraient me voir aujourd'hui, et si tu les vois, fais-leur signe de se hâter.

La soeur Anne monta sur le haut de la tour, et la pauvre affligée lui criait de temps en temps :

- Anne, ma soeur Anne, ne vois-tu rien venir ?

Et la soeur Anne lui répondait :

- Je ne vois rien que le soleil qui poudroie, et l'herbe qui verdoie.

Cependant Barbe Bleue, tenant un grand couteau à la main, criait de toute sa force à sa femme :

- Descends vite, ou je monterai là-haut.
- Encore un moment s'il vous plaît, lui répondait sa femme et aussitôt elle criait tout bas :
- Anne, ma soeur Anne, ne vois-tu rien venir ?

Et la soeur Anne répondait :

- Je ne vois rien que le soleil qui poudroie, et l'herbe qui verdoie.
- Descends donc vite, criait la Barbe bleue, ou je monterai là-haut.
- Je m'en vais », répondait sa femme, et puis elle criait :
- Anne, ma soeur Anne, ne vois-tu rien venir ?
- Je vois, répondit la soeur Anne, une grosse poussière qui vient de ce côté-ci.
- Sont-ce mes frères ?
- Hélas ! Non, ma soeur, c'est un troupeau de moutons.
- Ne veux-tu pas descendre ? Criait la Barbe bleue.
- Encore un moment, répondait sa femme ; et puis elle criait :
- Anne, ma soeur Anne, ne vois-tu rien venir ?
- Je vois, répondit-elle, deux cavaliers qui viennent de ce côté-ci, mais ils sont bien loin encore. Dieu soit loué, s'écria-t-elle un moment après, ce sont mes frères ; je leur fais signe tant que je puis de se hâter.

Barbe Bleue se mit à crier si fort que toute la maison en trembla. La pauvre femme descendit, et alla se jeter à ses pieds toute éplorée et toute échevelée.

- Cela ne sert de rien, dit Barbe Bleue, il faut mourir. Puis la prenant d'une main par les cheveux et de l'autre levant le couteau en l'air, il allait lui trancher la tête. La pauvre femme se tournant vers lui, le regardant avec des yeux mourants, le pria de lui donner un petit moment pour se recueillir.
- Non, non, dit-il, recommande-toi bien à Dieu ; et levant son bras...

A ce moment on heurta si fort à la porte que Barbe Bleue s'arrêta tout court : on ouvrit, et aussitôt on vit entrer deux cavaliers qui, mettant l'épée à la main, coururent droit à Barbe Bleue.

Il reconnut que c'était les frères de sa femme, l'un dragon et l'autre mousquetaire, de sorte qu'il s'enfuit aussitôt pour se sauver ; mais les deux frères le poursuivirent de si près, qu'ils l'attrapèrent avant qu'il pût gagner le perron : ils lui passèrent leur épée au travers du corps, et le laissèrent mort.

La pauvre femme était presque aussi morte que son mari, et n'avait pas la force de se lever pour embrasser ses frères.

Il se trouva que Barbe Bleue n'avait point d'héritiers et qu'ainsi sa femme demeura maîtresse de tous ses biens. Elle en employa une partie à marier sa soeur Anne avec un jeune gentilhomme dont elle était aimée depuis longtemps ; une autre partie à acheter des charges de capitaine à ses deux frères ; et le reste à se marier elle-même à un fort honnête homme qui lui fit oublier le mauvais temps qu'elle avait passé avec Barbe bleue.

Analyse des extraits musicaux du CD

plage 16

Il était une fois

Ressentir comment, musicalement, les personnages sont décrits :

- Anne : sûre d'elle
- Douce : plus gentille, plus discrète
- La mère : intéressée, cherche à persuader, rêve de richesses pour ses filles.
- le chœur : arrêt – changement de rythme – dramaturgie du texte (ton / rythme / tessiture)

Anne

Non, non, non, ma mère
Je n'épouserai pas
Un homme qui a la barbe bleue
Et des éclairs dans le regard
Non, non, non, ma mère
Je n'épouserai pas
Ma sœur sera, je crois
Bien meilleure compagne que moi

décision prise de ne pas épouser

le regard est un signe extérieur

répétition du « non, non, non » très décidé

Douce

Non, non, non, ma mère
Ne m'abandonnez pas
A l'homme qui a la barbe bleue
Et des orages dans la voix
Ma sœur sera, je crois
Bien meilleure compagne que moi

Elle fait appel, elle attend de l'aide

la voix appartient davantage à l'intimité

pas de répétition du « non, non, non »

La mère

Voyons, voyons mes filles
Chères petites filles
Sa demande en mariage
Mérite considération
Pensez à sa fortune
Aux dentelles, aux rubans
Aux longs colliers de perles
Dont il vous couvrira
Une pareille occasion
Ne se produira pas deux fois.

prend par les sentiments. Sont-elles si petites ?

elle ne voit que la richesse mais pas le personnage

Le chœur

Elles n'ont que faire de ses dentelles
De ses rubans, de ses bijoux
Elles n'ont que faire de sa vaisselle
Et de ses meubles en acajou.

le chœur est neutre et clairvoyant.

Il fait le point

Ne dit-on pas de lui
Partout dans le pays
Qu'il aurait eu déjà
Plusieurs femmes à son bras ?

*mais il nous éclaire également sur les non-dits de la mère
d'une situation pourtant connue par le peuple !*

Et d'un sourire entendu
Ne raconte-t-on pas, par-dessus tout
Qu'il leur aurait passé la corde au cou ?
La corde au cou !

répétition pour accentuer l'horreur

Découvrir le texte

Barbe Bleue

Allumez les chandelles
 Dans toute la maison !
 Trouvez des musiciens
 Je veux entendre des violons !

*ton décidé, scandé
 donne des ordres
 on sent le pouvoir et la volonté de plaire*

Qu'on prépare en cuisine
 Le plus grand des festins !
 Je veux les meilleurs plats
 La meilleure viande, le meilleur pain !

Ne mettez en carafe
 Que des vins d'exception !
 Belle robe grenat
 Parfum subtil et délicat

Nettoyez porcelaine !
 Couverts d'or et d'argent !
 Je veux que tout scintille
 Parquets et marbres étincelants !

ce souci de propreté, de lustre est-il habituel ?

Le chœur

Ce soir il y a bal au château
 Rien ne sera trop bon
 Rien ne sera trop beau pour tous les invités
 Les huit cent invités de Barbe Bleue

rythme de valse

étonnement dans cette phrase

Ce soir il y a bal au château
 Rien ne sera, rien ne sera trop beau
 Pour celles et ceux que Barbe Bleue a invités

Médillons de foie gras
 Gigot d'agneau en chemise
 Ballotin de canard
 Sauté de bœuf aux olives

*accélération du tempo dans l'énoncé du menu
 pour montrer la quantité des mets,
 l'étalage de la richesse*

Foie de veau, risotto
 Velouté de potiron
 Chou farci, poule au pot
 Fricassée de champignons

Tarte au citron meringuée
 Spaghettis, parmesan
 Biscuit glacé au café

Fruits confis, macarons
 Sabayons, charlottes aux poires
 Et crème fouettée,
 Fouettée à la mode

Fruits confis, macarons
 Sabayons, charlottes aux poires
 Et crème fouettée,
 Fouettée à la mode

Caramel, mille-feuilles

Caramel, mille-feuilles
 Fine mousse au chocolat

Fine mousse au chocolat
Bien battue,
Battue comme il faut

Ratatouille, oeufs pochés
Brochettes de langoustines
Financiers, Pithiviers
Poissons à la florentine
Mayonnaise ou beurre blanc

Les deux sœurs

Que de délicatesse
Et d'aimables attentions
Ce Barbe Bleue ma foi
N'est certes pas
Celui q'on croit
J'imaginai un ogre
C'est un prince charmant
Qui a la barbe bleue
Mais un sourire bienveillant
Que de délicatesse
Et d'aimables attentions
Que de délicatesse
Et d'aimables attentions
Ce Barbe Bleue

Bien battue,
Battue comme il faut

Ce soir il y a bal au château
Rien ne sera, rien ne sera trop beau
Pour celles et ceux que Barbe Bleue a invités

!

Reprise du thème avec beaucoup de suspense

*comprendre la construction du duo
avec son écriture en canon*

Recherche vocabulaire :

*A partir de ce texte, l'on peut rechercher tout un vocabulaire en mettant les enfants dans un contexte de recherche.
Ils auront ainsi tout un registre de mots et expressions qu'ils réinvestiront dans ne création qui leur sera demandée plus tard.*

Le goût :

Un gourmet – le gastronome

Barbe Bleue propose des mets fins – délicats

Nous nous délectons à l'énumération de ces mets. Rien qu'à leur évocation, nous les savourons.

Si nous sommes gourmands, friands de toutes ces bonnes choses, nous nous pourléchons les babines d'avance !

Un ogre engloutirait cela en un clin d'œil, il dévorerait ces plats avec appétit, il se gaverait de toutes ces plats ;

Mais vorace, goulu, il ne saurait se satisfaire et resterait insatiable.

Ce repas sera le contraire de frugal ou maigre. Il ne sera pas moins simple ou sobre. Il est bien au contraire raffiné, avec des mets choisis. On dira qu'il est copieux, que dis-je abondant, plantureux, pantagruélique, ...

Mais nulle allusion aux saucés et épices. Ces plats seraient-ils insipides, fade ? Aurait-on oublié les assaisonnements ?

Une viande épicee, relevée, corsée est tout de même plus agréable . elle devient savoureuse, succulente !

Alors, aimes-tu – adores-tu – te régalés-tu – ou détestes-tu ces plats ?

Ce que je sens :

Les odeurs – l'air – les bouffées (souffle qui arrive par intermittence) les parfums et les senteurs (des fleurs ou herbes) le fumet (de la viande) l'arôme (du café ou du thé) le bouquet (du vin) les relents (d'alcool – de vas) les puanteurs, les effluves (de parfum) et les émanations (de gaz)

Respirer une odeur – sentir (avec son odorat) – flairer – humer

Dégager une odeur agréable : s'exhaler – embaumer – fleurir – parfumer

Emaner – flotter – dégager – se répandre – imprégner

désagréable : empester – puer

Je qualifie ce que je ressens : odorant – inodorant / agréable – désagréable – nauséabond – fétide / pur – vicié – confiné / frais – grisant – capiteux / discret – fin – puissant – pénétrant / délicat – violent / léger – lourd – tenace / suave – poivré / âcre – amer – acidulé – doux – sucré / irritant – apaisant / léger – suffocant

Plage 18 Tout au bout du couloir

Barbe Bleue chante un air assez rythmé.

Par les paroles et la mélodie, on a l'impression d'un climat serein,
Mais très vite, le piano et la clarinette basse change le ton du passage et font penser à un suspense
à venir. Barbe Bleue chante alors « La plus petite cléé

Pour augmenter le côté persuasif de l'allusion de Barbe Bleue, son injonction, la trompette
rythme une phrase musicale très courte.

« Ne cherchez pas à voir ... »

La voix de Barbe Bleue change une nouvelle fois. D'injonction, cela devient menace !

L'accompagnement devient lent, lourd, pesant, menaçant.

« Rien à voir ! »

Par la brièveté de cet ordre, par sa répétition, Barbe Bleue indique bien qu'il ne parle pas en
l'air mais que Douce devra suivre ses conseils sans quoi !!!

Le passage s'achève, la scène s'achève avec une nouvelle mise en garde « Mais ne vous risquez pas
à me désobéir »

Juste avant, la musique marque un silence, un arrêt.

Barbe Bleue, pour être plus menaçant, persuasif encore, ralenti le débit de ses paroles. Sa voix devient
presque parlée, elle ne cherche plus à être mélodieuse mais mat, neutre.

Plage 19 Le terrible secret

Parlé – chanté sur tous les tons.

Ensemble ou un après l'autre.

Cet effet musical, sorte de cacophonie, indique l'état d'esprit de Douce à la découverte du spectacle .

Cette technique peut être exploitée avec les stagiaires en jouant sur la construction proposée par le compositeur.

Le chœur

- « Macabre découverte » à dire deux fois
- « Comment cela est-il possible ? » à dire deux fois
- « C'est le plus horrible des crimes, le plus terrible des crimes »
en canon à deux voix
- « C'est le plus horrible des crimes, le plus terrible des crimes »
tous en chœur

- « Comment peut-on commettre trois fois en trois groupes
- « Un acte aussi abominable » une fois
- « Et se conduire en gentilhomme ? » deux fois
- « Ce que l'on raconte est donc vrai ! » deux fois
- « Est donc vrai ! » deux fois forte / piano (chuchoté ou parlé)

Douce

L'on peut faire jouer Douce qui chante son texte sous les commentaires vocaux du chœur, pétri d'effroi
qui se contente de « vomir » des onomatopées d'horreur !

Voir la raison pour laquelle elle répète certains mots, ainsi que l'effet de l'arrêt du texte.

A mettre en parallèle avec la plage 9 « tout au bout du couloir »

Remarquer que c'est la même mélodie mais que le texte diffère.

Retrouver les mots identiques et comprendre l'évolution de la situation.

Barbe Bleue

Ma chère et tendre épouse
Je dois partir demain, Demain
Un voyage en province
De six semaines au moins, Au moins
Durant ma longue absence
Je vous confie ces clefs
Gage de ma confiance
Et de ma loyauté

Mais il est une chose
Dont je dois vous parler, Parler
Soyez très attentive
Ou vous pourriez le regretter !

La plus petite des clefs
Est celle d'un cabinet
Une pièce fermée
Où je vous interdis d'entrer
Vous m'avez compris ?
Où je vous interdis
D'entrer !

Ne cherchez pas à voir
Il n'y a rien à voir
Tout au bout de ce couloir
En bas de l'escalier
Ne cherchez pas à voir
Il n'y a rien à voir
Rien à voir

Faites tout ce que bon vous semble !
Allez, allez où vous voulez !
Ouvres, ouvres toutes les chambres !
Tous les tiroirs secrets !
Si vous vous sentez seule
Invitez vos amies !
Dépensez mon argent !
Profitez de la vie !

Mais ne vous risquez pas
A me désobéir
Ma colère serait grande
Je peux le garantir...

Barbe Bleue

Ma chère et tendre épouse
Il me faut vous parler
Des événements graves
Ici se sont passés
De ma très courte absence
Vous avez profité
Et trahi ma confiance
Et ma loyauté

Comme toutes les femmes
Vous n'êtes que curiosité
Comme toutes les femmes
Vous n'êtes que duplicité

Je vous avais alertée
Je vous avais demandé
De ne pas utiliser la plus petite des clefs
Vous aviez promis !
Vous ne deviez jamais entrer.

Vos plaintes et vos pleurs
Ne sauraient m'émouvoir
Douce, vous m'avez menti
Vous m'avez trahi
Il faut vous résigner
Votre sort est scellé
C'est la mort !

le chœur

Elle
Douce
Devant lui
Blanche comme un linge
Qui pleure et qui supplie
Lui
Barbe Bleue
Devant elle
Frémissant de colère
Refusant de l'entendre
Elle
Devant lui
Ne sait que dire
Implore sa clémence
Et clame son innocence
Lui
Devant elle
Cruel et inflexible
N'est plus que violence
Et déraison
Il parle de vengeance

Prononce la sentence
« Douce
Tu vas mourir ! »

Recherche vocabulaire :

La voix :

Trouver à quel moment du dialogue l'un ou l'autre personnage pourrait s'exprimer en

Susurrer	Se lamenter	Crier	Pleurer
Murmurer	Se plaindre	Réciter	Chuchoter
Gémir	Parler	Chanter	Hurler

De quelle voix usera t-il ?

Claire	sourde	chaude	sèche	grave
Faible	criarde	forte	enjouée	éclatante
Etouffée	stridente	enrouée	sourde	imperceptible
Harmonieuse	assourdissante			

Aura t-il un débit

Lent	rapide	hésitant	haché
------	--------	----------	-------

BABA YAGA conte traditionnel slave

Musique de Modest Moussorgsky et Ravel.

Plage 21 chant Baba Yaya ARIA accompagnement

Plage 22 → version 1 pour piano seul

Reconnaissance des caractéristiques de l'écriture musicale et de l'interprétation. Evocations.

Phrase martelée, accords secs
Impression d'accélération - répétitions de notes,
d'une courte phrase musicale
Descente d'accords brisés
Déferlement - déchaînement

Ambiance lourde
pesante
impression de fuite
agressivité - méchanceté
personnage qui veut du mal
Rassemblement de personnes

à 0'25 thème plus ample qui se développe

danse rituelle
incantation

à 1'02 retour au calme

à 1'10

jeu dans l'aigu de notes rapides et répétées

suspense - mystère
un personnage semble se
détacher du groupe
déplacement hésitant

jeu dans le grave thème lent

à 1'43 reprise du dernier thème avec quelques modifications
et crescendo

à 2'25 reprise du début

à partir de 3'15

on se prépare à la pièce suivante qui pourrait être pris pour un chant de victoire.

réveil de tout le groupe

Plage 23 → version orchestrée par Maurice Ravel

Lors de l'écoute de la version orchestrale on recherchera la façon dont Ravel a transcrit toutes ces situations avec son orchestre.

Les impressions citées plus haut sont nettement accentuées par l'orchestration grâce aux possibilités

de timbres et couleurs instrumentales
de tessitures des instruments.

Ainsi la percussion amène une gravité par ces cellules rythmiques répétées,

Les cuivres aigus donnent une solennité, les graves accentuent le mystère

Les cordes et les clarinettes donnent la fluidité nécessaire à la description de la fuite,

CHOIX d'un PASSAGE LITTÉRAIRE extrait de l'album du Père Castor.

Parmi les trois extraits ci-dessous lequel trouvez-vous qui puisse le mieux représenter de la musique entendue. Justifier le choix et souligner les mots et expressions qui ont été particulièrement mis en musique.

Mais le chat est là, maigre, noir, effrayant ! Avec ses yeux verts, il regarde les yeux bleus de la petite fille. Et déjà, il sort ses griffes pour les lui crever.

Mais à peine hors de la maison, elle voit deux chiens encore plus maigres que le chat, tout prêts à la dévorer. Elle leur jette du pain tendre et ils ne lui font aucun mal.

Puis, c'est la grosse barrière qui grince et qui veut se refermer pour l'empêcher de sortir de l'enclos.

Plus loin, un bouleau siffle et s'agite pour fouetter les yeux de la petite fille..... Elle court, elle court, elle court ...

Toute noire de colère, Baba Yaga saute dans un mortier et, jouant du pilon, effaçant ses traces avec son balai, elle s'élance à travers la campagne.

La petite fille colle son oreille contre la terre : elle entend Baba Yaga qui approche.

Alors elle jette la serviette qui se change en une large rivière. Baba Yaga est bien obligée de s'arrêter. Elle grince des dents, roule des yeux jaunes, court à la maison et fait sortir ses trois bœufs afin qu'ils boivent toute l'eau de la rivière.

Puis Baba Yaga reprend sa course folle.

La petite fille est loin. Elle colle son oreille contre la terre ; elle entend le pilon sur la route ; elle jette le peigne qui se transforme en une forêt touffue. Baba Yaga essaie d'y entrer. Impossible !

Lorsque le vieux paysan rentra du marché, il demanda à sa femme :

- Où est la petite fille ?

- Qui le sait ? répondit la marâtre. Voilà trois heures que je l'ai envoyée faire une commission chez sa tante. Elle est peut-être allée dans le bois cueillir des mûres. Ou bien joue t'elle à la marelle sur la place.

- Quelles drôles d'idées ! Il n'y a pas encore de mûres dans les bois et il fait bien trop nuit, à cette heure, pour aller jouer à la marelle.

Le père marcha en long en large, inquiet, préoccupé et ne sachant que faire. Enfin, la petite fille entra dans la pièce en courant. Elle se précipita dans les bras de son père, les joues plus roses que jamais, le cœur cognant dans sa poitrine. Elle raconta comment elle avait été envoyée par sa marâtre chez sa tante, une cruelle ogresse qui était prête à la manger.

La marâtre qui se tenait cachée, l'entendit. Elle sentit combien le vieil homme était en colère. Elle eut si peur qu'elle se sauva, très loin, très loin. On ne la revit plus jamais. Depuis ce temps, la petite fille et son père vivent en paix.

Explications du compositeur sur l'évocation qu'il a voulu traduire :

La première partie de cette œuvre évoque l'aspect rude et laid de la sorcière Baba Yaga, ses exploits extraordinaires ainsi que l'allure étrange de sa cabane.

Puis une deuxième partie plus calme dépeint sans doute le sommeil de l'enfant troublé, dans le grave, par la vision de la vieille sorcière.

Enfin, les thèmes du début réapparaissent et l'évocation cesse brusquement, devant s'enchaîner à la dernière partie de l'œuvre.

L'apprenti sorcier

poème de Goethe
Musique de Paul DUKAS

C'est en partant d'une ballade de Goethe que Paul Dukas a écrit un des best-sellers de la littérature musicale. Cette musique à programme a permis de transcrire ce poème en poème symphonique, forme avancée de la symphonie française au XIX^e siècle.

En musique comme en littérature, nous trouvons dans cette œuvre les trois moments de la narration : introduction - développement et conclusion.

Avant de faire découvrir le conte aux enfants, une première écoute leur permettra peut-être de ressentir une ambiance, d'évoquer des situations, des personnages.

Argument du conte

Le vieux maître sorcier habite au fond d'une forêt sombre avec un apprenti qu'il initie aux secrets de la magie. Un jour, devant s'absenter, le maître laisse son apprenti seul au logis pour la journée.

Le petit magicien voudrait prendre un bain mais il est trop paresseux pour chercher l'eau à la rivière et en remplir le baquet.

Il se souvient par hasard de la formule magique qu'emploie le sorcier pour transformer un balai en esclave. Il décide de se servir de cette formule.

Le balai se met aussitôt en marche, saisit un seau, va vers la rivière et revient verser l'eau dans le baquet. Il renouvelle à plusieurs reprises l'opération à la plus grande joie du jeune apprenti qui n'est pas peu fier de son succès.

Et la baignoire se remplit, se remplit jusqu'à être prête à déborder.

C'est à ce moment-là que le jeune homme constate avec stupéfaction qu'il n'a jamais entendu le maître dire la formule qui arrêta le balai, ce balai qui, inlassablement, vide ses seaux remplis d'eau et retourne à la rivière.

Ce qui devait arriver, arriva. Il y eut une inondation dans la pièce, la baignoire débordant chaque fois qu'un seau y était vidé.

Terrifié et impuissant, le jeune apprenti s'empare d'une hache et cherche à abattre son esclave. Mais au lieu d'arrêter le travail, ce sont deux bouts de balai qui entrent en action, le deuxième s'emparant d'un autre seau et partant lui aussi à la rivière pour effectuer sa tâche. Seau après seau, le baquet déborde toujours et toujours. L'inondation tourne à la catastrophe et le jeune homme est de plus en plus désespéré.

Heureusement, le vieux maître est de retour et d'un mot magique, chasse les esprits, non sans réprimander son apprenti écervelé.

Le calme revient et tout rentre dans l'ordre.

V. Analyse de l'œuvre.

INTRODUCTION - avant

Présentation du cadre, des acteurs et de l'argument.

INTRODUCTION

1. Thème 1. Lent et calme Motif des sortilèges.

Dans l'introduction de l'œuvre, on entend dès la deuxième mesure le motif des sortilèges qui se compose de deux éléments :

- la quiétude et la tranquillité du lieu exposé par les violons en sourdine, accompagnés par les altos, le violoncelle et la harpe.



Thème 2. Lent et calme Motif du balai inanimé

- l'évocation du balai qui, d'inanimé, commence à se mettre en mouvement grâce à la formule de l'apprenti. Ce mouvement progressif est suggéré par une phrase de cinq notes jouée successivement par la clarinette à laquelle répond le hautbois et la flûte.

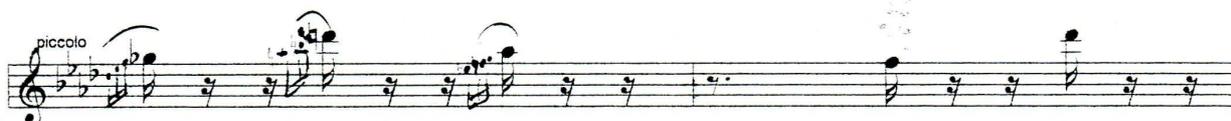


2. thème 3. vif et gai.

- Le motif de l'apprenti, gai, primesautier est présenté soudain grâce aux bois et à la flûte piccolo. L'idée géniale qui traverse l'esprit de l'apprenti est ainsi suggérée par le changement brutal du thème et de son tempo.



- Le motif de la formule cabalistique dont l'apprenti a le secret fait suite, volontaire et dynamique, clos par un accord sec, un solide coup de timbales et surtout... un silence significatif, lourd de sous-entendus.



- 3 -

DEVELOPPEMENT - pendant -
L'histoire commence, les événements vont se succéder.

SCHERZO.

3. thème 4. mouvement s'accélération. Motif des balais en mouvement

C'est maintenant que nous entrons dans le vif du sujet.

Le balai (thème 1b) tente de se mettre en mouvement. Il éprouve quelque mal ! Il hésite, fait quelques soubresauts, se met péniblement en marche. Toute cette démarche est exprimée au basson.

Quand les bassons nous font entendre le thème dans son entier, le balai a enfin trouvé son énergie, une assurance et une solidité qui s'accroissent, se renforcent. Petit à petit, c'est tout l'orchestre qui s'empare du thème, l'amplifie, lui donne toute son ampleur.



- Puis le balai saisit les deux seaux et s'en va les remplir à la rivière. Repérez le motif des sortilèges qui réapparaît, plus pressé, aux cordes. On s'imagine aisément l'eau et sa fluidité. Elle ruisselle sous l'éclat de notes rapides. L'apprenti est joyeux d'avoir réussi sa formule. On entend son thème joué aux bois, dominés par les flûtes et le glockenspiel.

4. Thème 5. Motif de la montée de l'eau.

Mais le niveau de l'eau monte, monte de plus en plus, suggéré par les couches montantes des bois, petites courbes qui se changent bientôt en véritables glissades montantes et descendantes aux bois et aux cordes.



5. Thème 6. déchirant**Thème de l'appel.**

Juste avant le milieu de l'œuvre, on entend, criés par les cors et trompettes, les appels au secours de l'apprenti, longues plaintes déchirantes qui résonnent dans les bois.

Nous sommes maintenant au centre de l'œuvre. L'atmosphère est à la panique complète que le coup de hache (4 coups secs de l'orchestre) va brutalement interrompre avec un retour au silence. Ce silence tient l'auditeur en haleine

En observant bien l'œuvre, on se rend compte d'une stricte symétrie articulée autour de ce coup de hache dans l'œuvre.

6. Thème 7. lourd et pesant. s'agitant**Thème des deux balais**

Alors que le balai s'est transformé en deux esclaves, nous assistons au retour du thème initial mais cette fois en canon entre contrebasson et clarinette basse. Pourquoi l'utilisation des deux instruments les plus graves des bois ? Réapparition aussi du thème de l'apprenti et du balai, puis du motif de l'évocation auquel succède celui de l'eau dans toute sa force

7. Thème 8. lourd et pesant**Thème de l'eau en force**

Le mouvement s'anime de plus en plus.

CONCLUSION - après -

L'histoire se termine bien, la force et la sagesse du maître font leur effet.

POSTLUDE

Retour au mouvement lent . Le motif de l'évocation se transforme en motif de la maîtrise. La toute puissance du maître s'exprime par le thème des trompettes et des cors.



Il est suivi par un lourd silence, lourd de reproches à l'encontre de l'apprenti.

Pour achever l'œuvre, en clin d'œil à l'histoire et comme un éclat de rire moqueur, Paul Dukas enchaîne de façon très rapide, fugitive plusieurs thèmes qui sont rejoués de façon très habile, en véritable apothéose de la magie.

Suivre la musique pas à pas

0 - 12''	- 1 -	Calme dans la maison. Mystère planant	notes tenues aux violons= mystère thème aux bois.
12 - 33''	- 2 -	Le balai est immobile dans son coin,	notes tenues aux cordes thème successivement à la clar./trb/flûte
33 - 44''	- 1 -	Toujours un grand mystère.	
44 - 1'03	- 2 -	le balai reste immobile.	
1'03 - 1'13		Une idée traverse l'esprit de l'apprenti. Il vient d'apercevoir le balai et pense à la formule.	+ rapide (trompette bouchée)
1'13 - 1'33		L'idée se précise.	+ lent (cordes et harpe)
1'33 - 1'43		Il prend sa décision.	+ rapide (cordes et trompette)
1'43 - 1'52	- 3 -	Montrant la rivière du geste.	
1'52 - 1'57		il ordonne au balai de chercher de l'eau.	timbales
1'57 - 2'10	- 4 -	Après un temps d'attente, le balai soubresaute.	basson
2'10 - 2'39		et se met en marche vers la rivière.	
2'39 - 2'50	- 4 -	Il s'exécute avec zèle.	
2'50 - 3'03		Voici la rivière.	
3'03 - 3'16	- 4 -	Ayant rempli ses deux seaux, le balai rentre.	cuvres
3'16 - 3'50		le verse dans la cuve, puis repart	glockenspiel
3'50 - 4'14		Nombreux aller-retours.	
4'14 - 4'25		Le balai s'arrête. Les cuves sont pleines.	
4'25 - 4'33	- 4 -	Mais il repart!	thème aux violons
4'33 - 4'53	- 4 -	Comme il est content !	thème aux violoncelles marche sautillante aux contrebasses
4'53 - 5'08		L'eau commence à déborder.	violons
5'08 - 5'14		L'apprenti s'affole, cherche à arrêter le balai.	+ cuivres
5'14 - 5'43		Il a oublié le mot magique. C'est l'inondation.	thème de l'eau aux cordes
5'43 - 5'52	- 5 -	Terrifié, il appelle au secours.	thème de l'eau aux cordes
5'52 - 6'20			thème de la frayeur aux bois
6'20 - 7'05	- 6 -	casse le balai.	appels de + en + pressants
7'05 - 7'12			
7'12 - 7'30	- 7 -	Mais les morceaux se relèvent	contrebasson
7'30 - 7'54	- 4 -	et repartent gaillardement.	contrebasson + clarinette basse
7'54 - 8'34		L'inondation reprend de plus belle.	cuvres accentuent la catastrophe
8'34 - 8'39	- 6 -	Il appelle au secours.	cors et trompettes
8'39 - 9'10	- 4 -	Déluge	coups de timbales et trompettes
9'10 - 9'15		L'apprenti va être emporté par les flots	cordes par glissandi
9'15 - 9'25		lorsque le maître arrive enfin.	
9'25 - 9'44	- 5 -	Alors que l'apprenti est épuisé,	
9'44 - 9'54	- 8 -	D'un geste, le sorcier arrête la magie	
9'54 - 10'		et le calme revient.	
10' - 10'05	- 2 -	le balai retrouve sa place.	basson
10'15 - 10'49	- 1 -	La paix est revenue.	cordes.

l'Arlésienne

Conte d'Alphonse Daudet

Musique Georges Bizet

Historique de l'œuvre

Au XIX^e siècle, Paris regorgeait de théâtres, lieu de rendez-vous de tous les épris de culture théâtrale et musicale. Pour les compositeurs, écrivains et metteurs en scène, « monter » à Paris était important pour la carrière.

Ainsi Alphonse Daudet, écrivain provençal talentueux chercha à se faire adopter par les parisiens.

C'est en 1869 qu'il eut l'idée d'écrire pour le Théâtre Vaudeville dirigé par Carvalho (ancien directeur du Théâtre Lyrique) un « drame de passion » tiré d'une des Lettres de mon Moulin.

Carvalho demanda à Georges Bizet d'écrire la musique de scène de cette pièce « l'Arlésienne », en veillant à n'utiliser que 26 musiciens. Son orchestration comportait: 2 flûtes (dont un piccolo) - 1 hautbois et cor anglais - 1 clarinette - 2 bassons - 1 saxophone - 2 cors - des timbales - 1 piano - 4 violons - 1 alto- 5 violoncelles et 2 contrebasses. Dans les coulisses, un piano et un harmonium devaient soutenir les chœurs.

Créé le 1^{er} octobre 1872, l'ouvrage fut malheureusement boudé par un public mondain que la musique importunait et que ce drame d'amour se passant dans une ferme n'intéressait pas.

Daudet en fut très blessé. Bizet quant à lui prit sa revanche en faisant jouer le 10 novembre suivant la Suite d'Orchestre qu'il tira de sa première version. Le succès fut immédiat.

Ces pages sont devenues très célèbres car elles pétillent de vie, de lumières et d'atmosphères propres à cette région pleine de charme .

Bizet a écrit une vraie musique de film qui à chaque instant est l'image sonore d'un paysage, d'un moment du drame, reflétant avec profondeur et exactitude le climat de l'histoire.

L'instrumentation de ses suites prouve son talent à donner une couleur sonore à sa musique.

Nous connaissons aujourd'hui deux Suites de l'Arlésienne.

Seule la première a été intégralement écrite par Georges Bizet. Après la mort subite de celui-ci, c'est Ernest Guiraud qui en a écrit une seconde dans laquelle il a utilisé des passages de la musique de scène de Bizet, à l'exception du Menuet, extrait d'une autre œuvre du compositeur (la Jolie Fille de Perth.)

L'orchestration de ces Suites est prévue pour un orchestre symphonique, plus nombreux que celui imposé pour la musique de scène. Elle comprend :

2 flûtes dont un piccolo - 1 hautbois et cor anglais - 2 clarinettes - 2 bassons - 1 saxophone - 4 cors - 2 trompettes - 2 pistons - 3 trombones - des timbales - une caisse claire - 1 harpe - 12 premiers violons - 10 deuxièmes violons - 6 altos - 5 violoncelles et 2 contrebasses.

GENESE de l'ŒUVRE

En 1865, Alphonse Daudet (âgé de 25 ans), souffrant, dut faire un séjour en Provence en guise de cure médicale. Il en profita pour envoyer régulièrement des « lettres » au quotidien parisien « l'Evènement ». On en connaît de nombreuses réunies aujourd'hui sous le titre « les Lettres de mon moulin ».

Le 31 août, sa « lettre » contenait l'aventure de l'Arlésienne, tandis que quinze jours plus tard, c'était celle de la chèvre de Mr Seguin que les lecteurs découvraient.

Si cette dernière était purement née de l'imagination d'Alphonse Daudet, celle de l'Arlésienne pourrait bien avoir été influencée par un fait divers que Frédéric Mistral, écrivain provençal, aurait relaté dans un courrier de 1862.

HISTOIRE

Une femme, Rose Mama, veuve depuis quinze ans, dirige la ferme de Castelet en Provence. Elle a deux fils, Frédéri (vingt ans) et l'Innocent, resté stupide et naïf. Frédéri a fait la connaissance d'une belle Arlésienne dont il veut faire sa femme.

La mère de Frédéri cherche à savoir si la jeune fille est un bon parti. Les filles de la ville sont plutôt mal vues dans les mas (fermes provençales) car elles « ne savent pas travailler ». Malgré tout, et après beaucoup d'hésitations, le bonheur qu'elle souhaite à son fils vainc ses réticences, la mère accepte donc ce mariage et l'on s'apprête à célébrer les fiançailles à la ferme. Mais voilà qu'un gardian (gardien de taureaux) de Camargue apprend à Balthazar, le berger et intendant de la ferme que l'Arlésienne est sa maîtresse depuis deux ans déjà et qu'il n'est pas question qu'il la laisse épouser Frédéri. Il donne à Balthazar une liasse de lettres qui prouvent sa liaison

Balthazar a la lourde tâche d'annoncer la nouvelle à Frédéri qui est désespéré. Il essaie d'oublier son amour bafoué et tente d'accepter les avances de Vivette, une charmante jeune fille qu'il connaît depuis son enfance et qui, elle, est amoureuse de lui. C'était d'ailleurs Vivette que Rose Mamaï aurait souhaité unir à Frédéri.

Malgré tous les efforts de chacun, Frédéri n'arrive pas à chasser le souvenir de l'Arlésienne. Un jour, il s'enfuit au bord du Vaccarès, un immense étang de Camargue. Sa mère le recherche car elle craint le pire. Elle supplie Vivette de venir avec elle, de plaire à son fils pour le guérir de son chagrin. C'est le vieux berger qui retrouve le jeune homme qu'il essaie de raisonner. Mais Frédéri rejette brutalement la jeune fille et tente de s'enfuir une nouvelle fois.

Lors d'un conseil de famille, Rose Mamaï accepte, malgré le déshonneur qui toucherait la ferme, de proposer à Frédéri d'épouser l'Arlésienne. Balthazar est indigné et décide de quitter la ferme. C'est alors que Frédéri annonce sa décision de demander la main de Vivette.

La joie revient dans la ferme, Balthazar y reste.

La fête de la Saint-Eloi est particulièrement animée cette année. Joie, chansons et farandoles annoncent les cérémonies du mariage de Frédéri. Mais celui-ci surprend le gardian qui est revenu à la ferme et qui annonce son mariage avec l'Arlésienne. La douleur du jeune homme se ranime et il se précipite sur son rival. Dans la ferme, la fête bat son plein. Sentant qu'il n'était pas de taille à vaincre le gardian, dans un accès de délire, Frédéri monte dans une tour du mas et se précipite par la fenêtre, se fracassant le crâne sur le pavé de la cour.

Quelques instants auparavant, l'Innocent qui entre dans la cuisine surprend sa mère car il n'est plus si sot. Il a retrouvé tous ses sens.

Mauvais présage car selon la coutume provençale, un innocent qui s'éveille, c'est l'annonce d'une malédiction à venir.

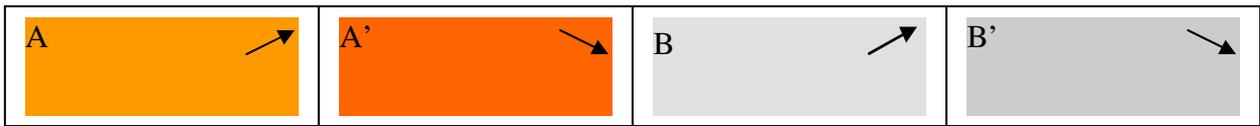
Prélude de l'Arlésienne de Bizet

Quelques commentaires sur la partition de l'Arlésienne de Georges Bizet.

Ils sont plus complets que le musicogramme et vous permettront, je l'espère, de mieux entrer dans l'oeuvre. Un certain nombre de détails n'ont pas besoin d'être étudiés avec les élèves.

1. Staccato Martial - triomphal

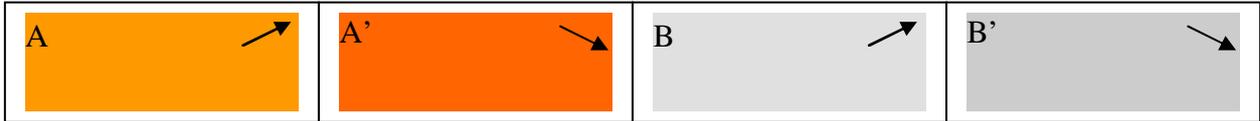
Cordes
Bois
à l'unisson



0'32

Lié Lyrique

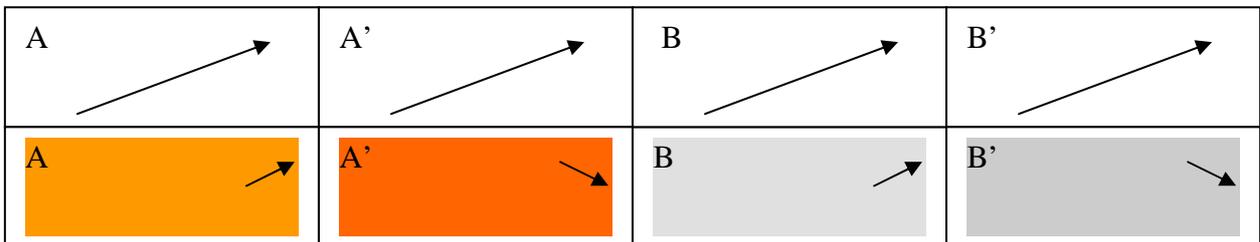
2. Bois



1'04

Plus vite - agitato

3. Cordes



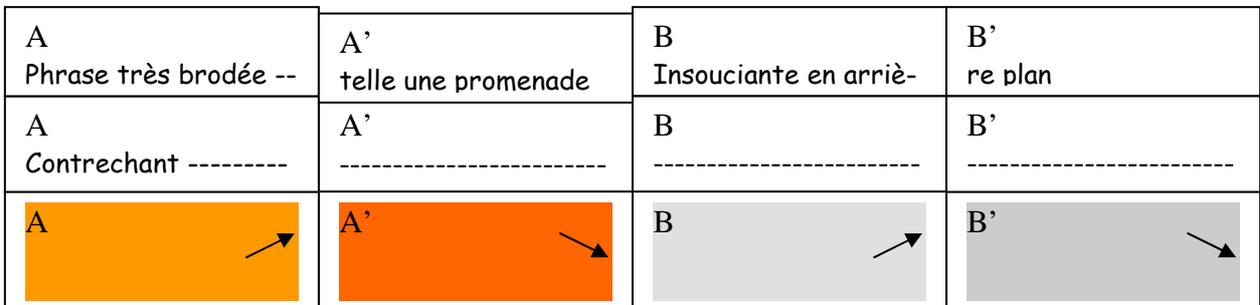
Caisse claire



1'37

4. Plus lent

Basson

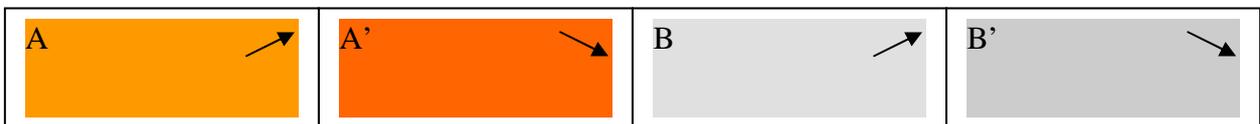


Violoncelle

2'13

5. Tempo de marche

Tout l'orchestre



2'45

6. caractère dramatique plus lent

Cors



- Repérer le thème (thème populaire de la Marche des Rois)
 - Chercher la pulsation (choisir la lente)
 - Compter le nombre de pulsations (On hésitera entre 8 - 16 ou 32)
 En fait, on repèrera que la marche est construite de 2 phrases de 8 pulsations (A - B), chacune reprise 2 fois (A' - B') **(en couleur dans le musicogramme qui suit)**
- On remarquera aussi que la 1^{ère} fois, la phrase s'achève de façon suspensive (↗), la 2^{ème} fois de façon conclusive (↘)
- A chaque reprise de cette grande cellule, on remarquera des contrastes d'intensité ou de caractère (staccato - lié), de tempo (lent - rapide) ou de couleur sonore (variétés de timbres d'instruments).

L'exposition du thème (dont je joins les paroles du chant provençal traditionnel «la Marche des Rois) est donnée par les cordes auxquelles se rajoutent les bois. Ces derniers sont pratiquement inaudibles dans notre enregistrement car ils jouent à l'unisson, c'est-à-dire qu'ils doublent les cordes. Les sonorités sont couvertes par celles des cordes. Ce thème est fait de deux parties de 8 mesures chacune dont les 4 premières sont suspensives, les 4 autres conclusives, ce qui veut dire que seules les dernières notes changent

Le thème est repris aux instruments de la famille des bois, à savoir la flûte, le cor anglais (c'est un hautbois plus grand et plus grave, au timbre très chaud), la clarinette et le basson.

C'est la clarinette qui chante la mélodie tandis que les autres accompagnent.

Le schéma est le même que précédemment.

La troisième fois c'est l'ensemble des bois (avec la flûte dans l'aigu et le hautbois) qui jouent le thème de la marche tandis que les cordes jouent un accompagnement qui les mène toujours plus haut.

Un élément de percussion est introduit avec le timbre et la rythmique particuliers de la caisse claire.

Schéma identique.

La quatrième fois ce sont des instruments au registre grave qui jouent. Le thème est repris au violoncelle.

Le cor joue un contre-chant, phrase musicale proche tant par le rythme que par la mélodie du thème. Le basson « tricote » une mélodie légère qui contraste avec la gravité de celle du violoncelle.

Cinquième reprise contrastant à nouveau par son tempo plus allant et l'orchestration complète. Sont rajoutés pour la première fois les cuivres (trompettes- trombone) et les timbales.

Enfin alors que le thème est annoncé une sixième fois par les cors, il est très vite interrompu et repris par les flûtes, la clarinette et le basson qui ne le terminent pas non plus.

Le morceau s'achève par trois accords de l'orchestre au grand complet.

La Chèvre de Monsieur Seguin

Conte d'A. Daudet

Musique de Fr. Unterfinger

Monsieur Seguin n'avait jamais eu de bonheur avec ses chèvres. Il les perdait toutes de la haut, le loup les mangeait. Ni les caresses de leur maître, ni la peur du loup, rien ne les retenait. C'était paraît-il, des chèvres indépendantes, voulant à tout prix le grand air et la liberté.

Le brave M. Seguin, qui ne comprenait rien au caractère de ses bêtes, était consterné. Il disait : « C'est fini ; les chèvres s'ennuient chez moi, je n'en garderai pas une. »

Cependant il ne se découragea pas et après avoir perdu six chèvres, toutes de la même manière, il en acheta une septième. Seulement cette fois, il eut soin de la prendre toute jeune pour qu'elle s'habitue mieux à demeurer chez lui.

Ah ! qu'elle était jolie avec ses yeux doux, sa barbiche de sous-officier, ses sabots noirs et luisants, ses cornes zébrées et ses longs poils blancs qui lui faisaient une houpelande !

C'était presque aussi charmant que le cabri d'Esmeralda, et puis docile, caressante, se laissant traire sans bouger, sans mettre son pied dans l'écuille.

Un amour de petite chèvre....



M. Seguin avait derrière sa maison, un clos entouré d'aubépines. C'est là qu'il mit sa nouvelle pensionnaire. Il l'attacha à un pieu, au plus bel endroit du pré, en ayant soin de lui laisser beaucoup de corde, et de temps en temps, il venait voir si elle était bien. La chèvre se trouvait très heureuse et broutait l'herbe de si bon cœur que M. Seguin était ravi.

« Enfin, pensait le pauvre homme, en voilà une qui ne s'ennuiera pas chez moi ! »

M. Seguin se trompait, sa chèvre s'ennuya.

Un jour, elle se dit en regardant la montagne :

« Comme on doit être bien là-haut ! Quel plaisir de gambader dans la bruyère, sans cette maudite longe qui vous écorche le cou !... C'est bon pour l'âne ou pour le bœuf de brouter dans un clos !... Les chèvres, il leur faut du large. »

A partir de ce moment, l'herbe du clos lui parut fade. L'ennui lui vint. Elle maigrit, son lait se fit rare. C'était pitié de la voir tirer tout le jour sur sa longe, la tête tournée du côté de la montagne, la narine ouverte, en faisant Mê ! Tristement.

M. Seguin s'apercevait bien que sa chèvre avait quelque chose, mais il ne savait pas ce que c'était... Un matin, comme il achevait de la traire, la chèvre se retourna et lui dit dans son patois :

« Ecoutez, M. Seguin, je me languis chez vous, laissez-moi aller dans la montagne.

- Ah mon Dieu ! ... elle aussi ! » cria M. Seguin stupéfait, et du coup il laissa tomber son écuelle ; puis, s'asseyant dans l'herbe à côté de sa chèvre :

« Comment Blanquette, tu veux me quitter ! »

Et Blanquette répondit :

« Oui, Monsieur Seguin.

Est-ce que l'herbe te manque ici ?

Oh non ! Monsieur Seguin.

Tu es peut-être attachée de trop court, veux-tu que j'allonge la corde ?

Ce n'est pas la peine, monsieur Seguin.

Alors, qu'est-ce qu'il te faut ? Qu'est-ce que tu veux ? Je veux aller dans la montagne, monsieur Seguin.

Mais, malheureuse, tu ne sais pas qu'il y a le loup dans la montagne Que feras-tu quand il viendra ?

- Je lui donnerai des coups de corne, monsieur Seguin.

- Le loup se moque bien de tes cornes. Il m'a mangé des biques autrement encornées que toi... Tu sais bien, la pauvre vieille Renaude qui était ici l'an dernier ! Une maîtresse chèvre, forte et méchante comme un bouc. Elle s'est battue avec le loup toute la nuit... puis, le matin, le loup l'a mangée.

Pécaire ! Pauvre Renaude ! ... Ca ne fait rien, monsieur Seguin, laissez-moi aller dans la montagne.

Bonté divine !... dit M. Seguin ; mais qu'est-ce qu'on leur fait donc à mes chèvres ? Encore une que le loup va me manger ... Eh bien, non .. je te sauverai malgré toi, coquine ! et de peur que tu ne rompes ta corde, je vais t'enfermer dans l'étable, et tu y resteras toujours. »

Là-dessus, M. Seguin emporta la chèvre dans une étable toute noire, dont il ferma la porte à double tour.

Malheureusement, il avait oublié la fenêtre et, à peine eut-il le dos tourné, que la petite s'en alla...

Quand la chèvre blanche arriva dans la montagne, ce fut un ravissement général. Jamais les vieux sapins n'avaient rien vu d'aussi joli. On la reçut comme une petite reine. Les châtaigniers se baissaient jusqu'à terre pour la caresser du bout de leurs branches. Les genêts d'or s'ouvraient sur son passage, et sentaient bon tant qu'ils pouvaient. Toute la montagne lui fit fête.

Notre petite chèvre était heureuse, heureuse ! Plus de corde, plus de pieu ... rien qui l'empêchait de gambader, de brouter à sa guise ... C'est là qu'il y en avait de l'herbe ! jusque par-dessus les cornes ! et quelle herbe ! savoureuse, fine, dentelée, faite de mille plantes ... C'était bien autre chose que le gazon du clos. Et les fleurs, donc ! De grandes campanules bleues, des digitales de pourpre à longs calices, toute une forêt de fleurs sauvages débordant de sucs capiteux ! ...

La chèvre blanche, à moitié soûle, se vautrait là-dedans, les jambes en l'air et roulait le long des talus, pêle-mêle avec les feuilles tombées et les châtaignes Puis tout à coup, elle se redressait d'un bond sur ses pattes. Hop ! la voilà partie, la tête en avant, à travers les maquis et les buisseries, tantôt sur un pic, tantôt au fond d'un ravin, là-haut, en bas, partout.... On aurait dit qu'il y avait dix chèvres de M. Seguin dans la montagne.

C'est qu'elle n'avait peur de rien, la Blanquette.

Elle franchissait d'un saut de grands torrents qui l'éclaboussaient au passage de poussière humide et d'écume. Alors, toute ruisselante, elle allait s'étendre sur quelque roche plate et se faisait sécher par le soleil...

Une fois, s'avancant au bord d'un plateau, une fleur de cytise aux dents, elle aperçut en bas, tout en bas dans la plaine, la maison de M. Seguin avec le clos derrière. Cela la fit rire aux larmes.

« Que c'est petit ! dit-elle ; comment ai-je pu tenir là-dedans ? »

Pauvrette ! de se voir si haut perchée, elle se croyait au moins aussi grande que le monde ...

En somme, ce fut une bonne journée pour la chèvre de M. Seguin. Vers le milieu du jour, en courant de droite et de gauche, elle tomba dans une troupe de chamois en train de croquer une lambrusque à belles dents.

Notre petite coureuse en robe blanche fit sensation. On lui donna la meilleure place et tous ces messieurs furent très galants.

Il paraît même - ceci doit rester entre nous - qu'un jeune chamois à pelage noir eut la bonne fortune de plaire à Blanquette. Les deux amoureux s'égarèrent parmi les bois une heure ou deux.

Tout à coup le vent fraîchit. La montagne devint violette ; c'était le soir....

« Déjà ! » dit la chèvre ; et elle s'arrêta fort étonnée.
En bas, les champs étaient noyés de brume.

Le clos de M. Seguin disparaissait dans le brouillard et de la maisonnette on n voyait plus que le toit avec un peu de fumée. Elle écouta les clochettes d'un troupeau qu'on ramenait, et se sentit l'âme toute triste Un gerfaut qui rentrait la frôla de ses ailes en passant.

Elle tressaillit Puis ce fut un hurlement dans la montagne :
« Hou ! hou ! »

Elle pensa au loup ; de tout le jour, la folle n'y avait pas pensé.... Au même moment, une trompe sonna bien loin dans la vallée. C'était ce bon M. Seguin qui tentait un dernier effort.

« Hou ! hou ! » faisait le loup
Reviens ! reviens ! disait la trompe

Blanquette eut envie de revenir mais en se rappelant le pieu, la corde, la haie du clos, elle pensa que maintenant elle ne pouvait plus se faire à cette vie, et qu'il valait mieux rester.
La trompe ne sonnait plus....

La chèvre entendit derrière elle un bruit de feuilles. Elle se retourna et vit dans l'ombre deux oreilles courtes, toutes droites, avec deux yeux qui reluisaient ... C'était le loup.

Enorme, immobile, assis sur son train de derrière, il était là, regardant la petite chèvre blanche et la dégustant par avance. Comme il savait bien qu'il la mangerait, le loup ne se pressait pas. Seulement quand elle se retourna, il se mit à rire méchamment.

« Ha ! ha ! la petite chèvre de M. Seguin » et il passa sa grosse langue rouge sur ses babines d'amadou.

Blanquette se sentait perdu... Un moment, en se rappelant l'histoire de la vieille Renaude, qui s'était battue toute la nuit pour être mangée au petit matin, elle se dit u'il vaudrait peut-être mieux se laisser manger tout de suite ; puis, s'étant ravisée, elle tomba en garde, la tête basse, la corne en avant, comme une brave chèvre de M. Seguin qu'elle était...

Non pas qu'elle eût l'espoir de tuer le loup - les chèvres ne tuent pas le loup - mais seulement pour voir si elle pourrait tenir aussi longtemps que la Renaude

Alors le monstre s'avança, et les petites cornes entrèrent en danse.

Ah ! la brave chevrette ! Comme elle y allait de bon cœur !

Plus de dix fois, je ne mens pas, elle força le loup à reculer pour reprendre haleine.

Pendant ces trêves d'une minute, la gourmande cueillait en hâte encore un brin de sa chère herbe ; puis elle retournait au combat, la bouche pleine

Cela dura toute la nuit..

De temps en temps la chèvre de M. Seguin regardait danser les étoiles dans le ciel clair et elle se disait :

« Oh ! pourvu que je tienne jusqu'à l'aube »

L'une après l'autre, les étoiles s'éteignirent.

Blanquette redoubla de coups de cornes, le loup de coups de dents

Une lueur pâle parut dans l'horizon ... Le chant d'un coq enroué monta d'une métairie.

« Enfin ! » dit la pauvre bête, qui n'attendait plus que le jour pour mourir ; et elle s'allongea par terre - dans sa belle fourrure blanche - toute tâchée de sang

Alors le loup se jeta sur la petite chèvre et la mangea.

Les INSTRUMENTS De LA FAMILLE DES BOIS



Le HAUTBOIS (voir dossier complet sur le site de Musique et Culture)

Appartenant à la famille des [bois](#), le [hautbois](#) est un instrument à [anche](#) double, de perce et de pavillon coniques.



La famille du hautbois se retrouve dès la plus haute antiquité dans la plupart des civilisations. Nul ne sait qui, en des temps immémoriaux, fut le premier à associer deux lamelles de roseau finement taillées à un tuyau le plus souvent conique, percé de trous pour changer les sons, mais l'évolution de cet instrument au cours des âges montre la formidable évolution de l'esprit créatif et novateur de l'humanité. Du simple bambou au bois d'arbre fruitier (*poirier ou merisier*), de l'ébène le plus noble au Greenline le plus moderne (*95% de poudre d'ébène, des fibres de carbone et un liant*), la facture de l'instrument a toujours été un défi pour les luthiers tourneurs sur bois : faire un cône avec un cylindre de bois.

[Les chalumeaux](#) désignent des instruments à anches doubles, plus rarement à anches simples, de perce conique, en os, en corne, en roseau, en bois, en ivoire, de timbre extrêmement sonore ou au contraire très très doux... bref ! une diversité qui n'a d'égale que la créativité des différentes civilisations et des nombreuses cultures dans lesquelles ces instruments sont encore utilisés de nos jours.



À partir de 1650, les familles Hotteterre et Philidor, facteurs d'instruments, musiciens virtuoses de la Cour de Louis XIV et compositeurs sont considérées comme les créateurs du hautbois. Ils transforment l'instrument en le divisant en trois parties (*corps du haut, du bas et pavillon*), affinant la perce et les trous des notes, ajoutant deux

clés et imposant définitivement le contrôle de l'anche par les lèvres pour exprimer toutes les finesses du son. Au milieu du XVIIe siècle, les hautbois font leur entrée à la "Grande Écurie du Roy" de Louis XIV. En 1664, Jean-Baptiste Lully écrit une marche pour les hautbois et supprime tous les instruments anciens (*cromornes, flûtes à bec, théorbe, viole de gambe, épinette...*). Les hautbois, déclinés en plusieurs tailles, instruments nouveaux et récemment admis, pourront dès lors prendre leur essor avec les bassons.



A partir de cette époque et grâce aux progrès de leur facture, tous les compositeurs vont écrire pour cette nouvelle famille d'instruments qui comprend, du plus aigu au plus grave, le hautbois, hautbois d'amour, de chasse (da caccia), cor anglais, taille de hautbois et hautbois baryton .

Le hautbois de la période classique (*milieu XVIIIe, début XIXe siècle*) ne varie pas beaucoup de son prédécesseur. Pour simplifier les doigtés, pour augmenter la tessiture, les clés deviennent progressivement plus nombreuses mais la forme et la perce restent relativement les mêmes.

Au début du XIXe siècle, la facture des instruments de la famille des bois subit une révolution fondamentale: Triebert invente un système de clés et de plateaux pour boucher les différents trous, offrant même la possibilité de

commander l'ouverture ou la fermeture de plusieurs trous à la fois.



Mais qui a eu cette idée folle, un jour, d'inventer le grattage de deux fines lamelles de roseau ligaturées

sur un tube pour, en soufflant, obtenir un son ? Car la qualité de cette anche est aussi importante que celle de l'instrument ! Fabriquées par les hautboïstes eux-mêmes, les anches doivent être adaptées au souffle, à l'embouchure (*formes des dents et des lèvres*), à la pression de la mâchoire, à la température, à l'hydrométrie et même... à la pression atmosphérique !



La CLARINETTE

Instrument à vent de la famille des bois, la clarinette se différencie, malgré son apparente similitude, du hautbois par - son anche simple - son bec - sa perce très large - sa mécanique.

L'anche n'est constituée que d'une seule lamelle de roseau, plus large et longue que celle du hautbois, fixe sur le bec (comme pour le saxophone) au moyen d'une ligature (collier métallique).

Profitant des perfectionnements apportés au cours des siècles, la clarinette a atteint un degré de perfection dans sa conception, ses qualités acoustiques et ses facultés techniques.



Chalumeau à 2 clés de J.C. DENNER.

La première clarinette connue aurait été fabriquée à Munich en 1700 par J.C. Denner. Elle ne comprenait que deux clefs. Le clarinettiste pour lequel Mozart a écrit plusieurs magnifiques pièces utilisait, en 1770, une clarinette à 5 clefs. (Il en rajouta lui-même 2 pour faciliter son jeu).

En 1809, c'est avec une clarinette à 10 clés que l'on jouait les œuvres de K/M. von Weber. En 1844, c'est le système Boehm avec ses 18 clés qui s'impose. Il reste toujours en vigueur aujourd'hui malgré les petites améliorations que les facteurs apportent constamment.

Tournée dans l'ébène, fonctionnant sur le principe d'ouverture et de fermeture de trous, clés et tringles, la clarinette a la particularité d'avoir des anneaux plutôt que des plateaux.

Tous les trous ne sont donc pas recouverts par le mécanisme comme au hautbois. Il existe plusieurs types de clarinette, offrant ainsi à cette famille une très large tessiture (comme pour le saxo)

Quant à son emploi dans le jazz, elle fit partie (clarinette soprano en si bémol) dès l'origine (1895) des petits orchestres de New Orleans. Parmi les virtuoses, citons Sidney Bechet, Barney Bigard, Jimmy Noone, Johnny Dodds, Woody Herman, Benny Goodman (ce dernier, également clarinettiste «classique» de valeur



Pourquoi le nom de Clarinette ?

Le caractère éclatant et parfois criard du nouveau registre (registre des douzièmes) rappelait, surtout à distance, celui de la clarine ou trompette aiguë avec laquelle on le confondait facilement.



On baptisa donc le nouvel instrument "Clarinette". Pour la même raison, le registre des douzièmes prit le nom de "clairon", tandis que le registre des fondamentales a gardé le nom de "chalumeau" en souvenir des origines de l'instrument. Le terme "clarinette" semble apparaître en France en 1716.

L'instrument d'origine, existant depuis des millénaires et encore joué dans les pays du Magreb est le chalumeau, simple tuyau taillé dans le buis et muni d'une anche de roseau sommairement grattée et effilée.



Le BASSON

L'ancêtre commun à tous les instruments à anches doubles remonte à l'antiquité et est connu en Egypte et en Grèce sous le nom d'**aulos**. A partir de cette sorte de hautbois se développa, au Moyen-Age, toute une famille d'instruments : les « **chalumeaux** ».

Parmi ces instruments, les « bombardes » jouaient en bandes. Les instruments les plus aigus étaient appelés « **haut-bois** », les plus graves « **gros bois** ».



Au XVII^e siècle, le « gros bois » le plus grave atteignait trois mètres de long. Il est remplacé par un instrument moins encombrant, inspiré de la **doulcine** (ou **doulçaine**) appelé également **fagot**, nom inspiré par l'aspect qui fait penser à deux branches liées ensemble.



Il s'agissait d'un instrument constitué de deux tuyaux percés dans le même bloc de bois ce qui permettait d'avoir un tuyau long permettant d'obtenir des sons graves.

Le fagot, devenu basson du temps de Louis XIV, possédait une sonorité douce et peu timbre. Il se perfectionna jusqu'au XIX^e siècle et acquit deux formes, l'une adoptée en Allemagne (où le nom de « fagott » subsiste) l'autre en France.

Ses deux tuyaux atteindraient aujourd'hui 2,60m de long s'ils étaient développés. Mais l'encombrement de l'instrument ne dépasse pas 1,40m. Comme tous les instruments de la famille des bois, il est muni d'un mécanisme de clés assez complexe.

Il est percé dans l'érable ou le palissandre (et non dans l'ébène comme le hautbois et la clarinette). Les deux parties principales du corps de l'instrument, disposées parallèlement, sont réunies par une culasse (pièce métallique formant un coude en U).

Le son est produit par une anche double pincée entre les lèvres du musicien et entrant en vibration sous la pression de l'air. Contrairement au hautbois, l'anche n'est pas glissée dans le corps du haut de l'instrument mais sur un bocal (tuyau de cuivre recourbé), permettant une meilleure tenue de l'instrument.

La famille moderne du basson comprend deux instruments :

le **basson** : 2,60m de longueur de tuyau - 1,40 m de long pour le musicien - plus de trois octaves de registre)

le **contrebasson** (5,90 m de longueur de tuyau - 1,60 m pour le musicien - une octave plus grave que le basson.

Un contrebasson



à découper et à coller sur la pochette du disque



01	Hänsel und Gretel	Humperdinck	air de la danse autour de la table
02	Hänsel und Gretel	Humperdinck	air du père rentrant du marché
03	Hänsel und Gretel	Humperdinck	air des parents qui sont apeurés à savoir leurs enfants dans la forêt
04	Hänsel und Gretel	Humperdinck	air de la découverte de la maison en sucre
05	Hänsel und Gretel	Humperdinck	air de la sorcière
06	Hänsel und Gretel	Humperdinck	la sorcière est dans le four
07	Hänsel und Gretel	Humperdinck	chant de victoire
08	Casse noisette	Tchaikowski	ouverture
09	Casse noisette	Tchaikowski	danse arabe
10	Casse noisette	Tchaikowski	danse des fées
11	Casse noisette	Tchaikowski	marche
12	La belle au bois dormant	Tchaikowski	drame
13	La belle au bois dormant	Tchaikowski	valse
14	La belle au bois dormant	Tchaikowski	apothéose
15	Ma Mère l'Oye	Ravel	la Belle et la Bête
16	Barbe bleue	Aboulker	scène 3
17	Barbe bleue	Aboulker	scène 5
18	Barbe bleue	Aboulker	scène 9
19	Barbe bleue	Aboulker	scène 13
20	Barbe bleue	Aboulker	scène 19
21	Baba Yaga		accompagnement du chant
22	Baba Yaga	Moussorgski	piano
23	Baba Yaga	Ravel	version orchestrée
24	L'apprenti Sorcier	Dukas	
25	L'Arlésienne	Bizet	Prélude